

# choisir

revue culturelle  
n° 619-620 – juillet/août 2011

(Prends  
et lis !





*Toi le veilleur magnifique  
Embusqué sur les portes de ma nuit  
Et qui fait jaillir  
Toutes les brassées de tendresse dont j'ai rêvé  
Toi qui n'as jamais failli à ta parole  
Qui te tiens à l'aplomb sur l'arête vive de notre vie  
Sois béni*

**Frédérique Baud Bachten**  
*in Les maisons qui dorment*



# choisir

n° 619/620 - juillet-août 2011

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

## Adresse

rue Jacques-Dalphin 18  
1227 Carouge (Genève)

## Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye  
tél. 022 827 46 76  
administration@choisir.ch

## Direction

Albert Longchamp s.j.

## Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef  
Jacqueline Huppi, assistante de rédaction  
Stjepan Kusar, collaborateur

tél. 022 827 46 75

fax 022 827 46 70

redaction@choisir.ch

## Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.  
Bruno Fuglistaller s.j.  
Joseph Hug s.j.  
Jean-Bernard Livio s.j.  
Luc Ruedin s.j.

## Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina  
rue du Scex 34 • 1950 Sion  
tél. 027 322 14 60

## Cedofor

Axelle Dos Ghali  
Stjepan Kusar

## Abonnements

1 an : FS 95.-

Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-

CCP : 12-413-1 «choisir»

Pour l'étranger : FS 100.-

par avion : FS 105.-

€ : 66.- ; par avion : € 70.-

Prix au numéro : FS 9.-

choisir = ISSN 0009-4994

Internet : www.choisir.ch

## Illustrations

Couverture : Association lire et écrire.  
Yverdon-les-Bains, temple de la place  
Pestalozzi (Journée mondiale de l'alpha-  
bétisation, 2008)

p. 7 : Jacqueline Huppi

p. 10 ; p. 35 : Cork

p. 19 : Musée Thyssen-Bornemisza, Madrid

p. 21 : Pascal Deloche/GODONG

p. 26 : Association lire et écrire

p. 31 : Amazon

Les titres et intertitres sont de la rédaction

# sommaire

<b>Editorial</b>	<b>2</b>
Le livre, reflet d'humanité <i>par Albert Longchamp</i>	
<b>Actuel</b>	<b>4</b>
<b>Spiritualité</b>	<b>8</b>
La juste mesure <i>par Bruno Fuglistaller</i>	
<b>Lettres</b>	<b>9</b>
La fiction, encre de la vie <i>par Etienne Barillier</i>	
<b>Lettres</b>	<b>13</b>
Un si funeste désir <i>par Gérard Joulié</i>	
<b>Philosophie</b>	<b>17</b>
Les deux visages de la lecture <i>par Jan Marejko</i>	
<b>Education</b>	<b>20</b>
Les leçons de textes. Ou à l'école de la littérature <i>par Françoise Gaud</i>	
<b>Education</b>	<b>24</b>
Les maux de l'illettrisme <i>par Pierre-André Cordonier</i>	
<b>Société</b>	<b>29</b>
Lire demain. Liseuses et téléphones mobiles <i>par R.-Ferdinand Poswick</i>	
<b>Société</b>	<b>33</b>
Sur les ailes des livres. Des librairies non virtuelles <i>par Valérie Bory</i>	
<b>Bible</b>	<b>38</b>
Le sens de l'histoire <i>par Pierre Gibert</i>	
<b>Cinéma</b>	<b>42</b>
Deux manières de voir <i>par Guy-Th. Bedouelle</i>	
<b>Livres ouverts</b>	<b>45</b>
Le désir de foi. Musset <i>par Marie-Luce Dayer</i>	
<b>Chronique</b>	<b>52</b>
Mots et merveilles <i>par Gladys Théodoloz</i>	

# Le livre, reflet d'humanité

« Le monde est fait pour aboutir à un beau livre »  
Stéphane Mallarmé

« Avez-vous aimé ? » N'est-ce pas la question fréquente qui vous est posée après la lecture d'un livre ? Lecteurs et lectrices deviennent, en lisant, les juges d'un monde nouveau et l'auteur tremble sous le frisson de la critique. Interdire un livre, le dénigrer, le jeter, le brûler, n'est-ce pas attenter à la vie ? Ou se méfier de la culture ? Je me souviens encore du temps où la lecture de la Bible, dans un foyer catholique, était interdite par l'Eglise ! Bon Dieu, direz-vous, pourquoi donc interdire la Bible, la parole divine incarnée dans les mots ? Parce que le catholique n'avait pas le droit à l'interprétation personnelle. Ce personnage « immature » devait obligatoirement s'en référer au prêche de son curé avant de s'engager dans la découverte et la méditation de la Vérité.

Tous les régimes, politiques ou religieux, ont invoqué la censure du livre pour mettre leur pouvoir à l'abri de la contestation, du débat, du doute. Néanmoins, le livre, imperturbable, a traversé les civilisations pour aboutir - au moins provisoirement - entre les touches fébriles d'un quelconque iPad ou autre bijou électronique ! Que les nostalgiques se rassurent : le bon vieux livre de papier ne faiblit pas sous le coup des censeurs et des technologies. Votre bibliothèque, si modeste soit-elle, veillera longtemps encore sur les plaintes et les espoirs de l'humanité, les fruits de la recherche et les promesses des poètes, la fureur et la tendresse, l'émotion de l'adolescent et la tendre complicité des amoureux de la chair et de l'esprit.

Le livre n'est pas seulement une tâche et un produit, plus ou moins réussis. Il est d'abord un acte d'amour, un pacte mystérieux entre l'auteur, sculpteur d'un monde nouveau, et son lecteur. J'ai bien écrit : « acte d'amour ». A comprendre au sens fort du terme. Voici quelques semaines, je regardais un éditeur-imprimeur travaillant avec son ouvrier à la sortie de presse de la couverture d'un livre. Ces

*hommes humaient le papier, auscultaient sa texture, critiquaient ses couleurs, interrompaient le tirage, puis remettaient en route la grosse rotative pour de nouveaux essais. « C'est sensuel, le papier », osais-je leur souffler. Ils ne m'ont pas contredit. Un livre est palpé, humé, caressé, avant même d'être lu ou même d'en connaître l'auteur !*

*Le livre est vivant. Le journal aussi, quoique beaucoup plus périssable. Le livre est fragile, mais résiste au temps. Il est dangereux et odieux, ou encore ravissant, poignant... tout le vocabulaire humain peut lui être attribué. Le livre est « sacré ». J'en veux pour preuve une étrange découverte. Dans une ville d'Ukraine, Lviv (ou Lvov), je visitais il y a quelques années ce qui fut l'église des jésuites. Aujourd'hui encore fermé au public, cet édifice de beau style baroque a servi de « tombeau » aux rafles opérées sous le régime communiste dans les bibliothèques des couvents et monastères du pays. Les ouvrages furent rassemblés en vrac en ce lieu, sur des étagères s'élevant de la nef au plafond en passant par la tribune et les grandes orgues. Le culte était et y demeure impossible, mais les livres, loin d'être brûlés ou dispersés dans la nature, furent ainsi protégés et sont actuellement placés sous la protection de l'UNESCO. Je ne peux m'empêcher de croire que des hommes, en dépit de la furie de l'époque, respectèrent le caractère vénérable de leurs proies et de leur provenance.*

*Le livre est parole. Et la parole est l'un des dons les plus sacrés du Créateur à sa création. Sans doute, le livre peut mentir, débaucher tous les sens et provoquer des haines implacables. Nul, cependant, ne peut se soustraire, ne fût-ce qu'un instant, à l'appel de la beauté, du rêve... « Ecrire, avouait Albert Camus, c'est mettre en ordre ses obsessions. » Lire permet de surmonter les nôtres et d'assumer notre destin. Alors, sur la plage ou les alpages, prenez, lisez un livre. Oui, un seul peut-être. Celui qui « soupirait » depuis si longtemps sur la table de nuit ou sous la poussière des rayons de votre bibliothèque !*

**Albert Longchamp s.j.**

■ Info

## Shakespeare, plutôt qu'Esaië

De nombreux Britanniques ignorent que des expressions courantes trouvent leur origine dans la *Bible King James* (KJV), révèle un sondage de la Société biblique. Plus de 10% des personnes pensent que l'expression « une goutte d'un seau » (Esaië 40,15) doit être attribuée à Tony Blair et 14% croient que c'est Shakespeare qui l'a inventée. Pour Luke Walton, de la Société biblique, « il est clair que les gens ont une connaissance limitée de la Bible et qu'ils ne réalisent pas combien son influence a été significative. (...) Faire des connexions avec le texte nous aide à estimer son rôle dans notre propre culture, histoire et politique, mais aussi à enrichir nos vies personnelles. La Bible reste le best-seller mondial et nous ne pouvons pas nous permettre de l'exclure de la vie publique. » La Grande-Bretagne célèbre cette année le 400<sup>e</sup> anniversaire de la *Bible King James*, du nom du roi Jacques I<sup>er</sup> d'Angleterre. C'est en effet sous son règne qu'une équipe de 47 spécialistes travaillèrent sur la traduction anglaise de la Bible, de 1604 à 1611. La *KJV* est devenue la version principale de la Bible dans plusieurs nations anglophones.

(apic/tréd.)

■ Opinion

## Les grands textes à l'école

« A Genève, l'étude des "grands textes" sera introduite dès la rentrée 2011 au Cycle d'orientation. Les élèves de 9<sup>e</sup> (14-15 ans) découvriront donc diverses manières de raconter la naissance du monde, le déluge et la condition humaine, la mort et l'au-delà. Dans le cadre des

cours d'histoire, deux heures par mois seront consacrées à la lecture de récits indiens, tahitiens, amérindiens, mésopotamiens, du Coran, du Rig-Veda, de la Bible, d'Homère... Le choix des textes peut bien sûr être discuté, notamment l'étonnante absence du Nouveau Testament ; pour l'heure, je trouve plus constructif de reconnaître la volonté du DIP de donner une meilleure place au fait religieux à l'école.

» Lire ces textes, c'est partir à la découverte de la diversité des cultures pour en comparer la variété - mais aussi les incroyables points de rencontre -, marque des échanges humains, empreinte de la transmission depuis la nuit des temps. Lire, lier, se relier aux êtres qui nous ont précédés et aux croyances qui les ont portés ; lire, relire, interpréter les faits religieux à la lumière des époques, y compris de la nôtre. Se décentrer, peut-être pour mieux situer son propre centre ensuite. Construire une culture humaniste et religieuse par cette lecture des grands textes, pour apprendre à mieux vivre ensemble. C'est une richesse, pour tous les élèves, d'avoir accès à ces mots d'ailleurs, à ces mots d'avant, à ces mots encore tellement vivants, qui ouvriront dans les jeunes esprits des fenêtres étonnantes et bienvenues pour lire le monde. »

Marie-Jeanne Nerfin

Groupe citoyen Culture religieuse et humaniste à l'école laïque  
www.ecolelaïque-religions.org

■ Info

## Site des évêques suisses

La Conférence des évêques suisses (CES) a lancé un nouveau site Internet, [www.evêques.ch](http://www.evêques.ch), qui, notamment, abrite les pages de certaines commissions (Communication et médias, Islam, Jus-

tice et Paix et Migratio). Comme le rappelle Laure-Christine Grandjean, chargée de communication de la CES : « Déjà en 1971, dans le sillage de Vatican II, avec l'instruction pastorale *Communio et progressio*, on soulignait l'importance de la présence de l'Eglise dans les médias. Plus récemment et au niveau suisse, les évêques ont publié, en 2008, une déclaration sur l'importance des médias pour l'Eglise, établissant la communication comme priorité pastorale ». (*apic*)

---

## ■ Info

### **Dictature au Brésil : les preuves du COE**

En 1979, au Brésil, en pleine dictature (1964-1985), des collaborateurs d'Eglises et des avocats dissidents ont trouvé une faille dans le système juridique qui leur a permis de recueillir des preuves des atrocités et des abus commis par le régime militaire. Pendant six ans, des informations cruciales sur les crimes commis par le gouvernement contre des citoyens brésiliens ont été photocopiées en secret, transférées de Brasilia à São Paulo, puis envoyées à l'étranger. Le Conseil œcuménique des Eglises (COE) a largement participé à cette opération. Le pasteur Charles R. Harper, coordinateur du programme du COE pour les droits de la personne en Amérique latine de 1973 à 1992, se souvient : « Dès 1980, le projet était sur les rails. Il a été mené dans le secret le plus absolu. Les juristes travaillant avec l'équipe ont fait les demandes d'obtention des documents en prétextant de préparer des dossiers d'amnistie. Les documents ont été photocopiés et rendus sans susciter la suspicion des autorités, puis transportés en toute hâte vers un entrepôt caché à São Paulo, où ils étaient centralisés. »

A travers sa Commission des Eglises pour les affaires internationales, le COE transmettait ensuite ces informations aux organes concernés des Nations Unies et aux Etats préoccupés par la question. Une grande partie de ces documents se trouve depuis dans les archives du COE, à Genève.

Lors d'une cérémonie officielle, des copies de ces preuves ont été remises au ministère public brésilien, le 14 juin 2011, par le pasteur Olav Fykse Tveit, secrétaire général du COE, le pasteur luthérien brésilien Walter Altmann, président du Comité central du COE, et d'autres responsables chrétiens. Ces documents seront examinés par le ministère public, puis remis au procureur général du Brésil. (*WCC/réd.*)

---

## ■ Info

### **Direction spirituelle**

A l'occasion des 75 ans de la Faculté théologique Teresianum de Rome, Benoît XVI a recommandé la pratique de la « direction spirituelle » de chaque catholique par « un guide sûr dans la doctrine et expert dans les choses de Dieu », afin de ne pas céder à des « subjectivismes faciles ». Le pape a aussi affirmé que « l'étude approfondie de la spiritualité chrétienne à partir de ses prémisses anthropologiques est d'une grande importance ». La préparation spécifique que fournit cette étude est bénéfique à ceux qui assument la tâche délicate de la direction spirituelle.

Le Collège international de l'Ordre des Carmes, inspiré de Thérèse d'Avila et de Jean de la Croix, est devenu une Faculté théologique en 1935. En 1963, Jean XXIII lui a accordé la qualification de Faculté pontificale. (*apic/réd.*)

---

 ■ Info
 

---

### Des livres contre le VIH

Depuis 25 ans, le COE publie des livres s'attaquant aux problèmes que pose le sida en Afrique sur le plan pastoral et théologique. Environ 50 000 exemplaires ont été distribués. Ce programme vise à accompagner les Eglises et les institutions théologiques pour qu'elles deviennent compétentes en matière de VIH. Parmi les principales ressources de la série figurent des titres traitant de la stigmatisation du sida, des perspectives théologiques sur la santé et la maladie, de la sexualité, etc. (WCC/réd.)

---

 ■ Opinion
 

---

### La démocratie directe attaquée

« Le 8 juin dernier, le Conseil national a accepté une motion demandant que soit supprimé le droit de recours des associations contre les projets énergétiques. La proposition peut paraître habile. Elle se pare des atours à la mode de la promotion des énergies renouvelables. L'abandon du nucléaire implique que la réalisation des projets de substitution ne soit par retardée, voire empêchée par des recours.

» On prendrait plus au sérieux l'argument si la motion n'émanait pas des rangs de l'UDC, un parti toujours favorable à l'énergie nucléaire. D'ailleurs, le motionnaire ne cache pas sa mauvaise foi puisqu'il ne touche pas au droit de recours des particuliers, beaucoup plus souvent utilisé que celui des associations. En réalité la majorité du Conseil national profite de l'occasion pour ressusciter une initiative populaire sur le même thème, sèchement rejetée en votation populaire en 2008.

» Il faut donc à nouveau rappeler la fonction utile de ce droit que la loi accorde aux organisations de protection de l'environnement et du paysage. En 2010, ces dernières se sont opposées à six reprises à des projets de production d'énergie renouvelable. Et à chaque fois la justice leur a donné raison parce que des autorités, en approuvant ces projets, ne respectaient pas la loi.

» Les organisations ne prennent pas plaisir à bloquer des projets ; elles n'exigent que le respect du droit. En acceptant cette motion, le Conseil national discrédite son propre travail : il admet que les lois qu'il a adoptées et les ordonnances qui en découlent puissent être violées. Par ailleurs, en ne touchant pas au droit de recours des particuliers, il privilégie la défense de leurs intérêts. Alors qu'en bridant l'action des associations, il affaiblit la défense de l'intérêt général que la loi est censée exprimer. »

Jean-Daniel Delley  
*professeur retraité de l'Université de Genève,  
 spécialiste de la démocratie directe*  
<http://www.domainepublic.ch/articles/17786>

---

 ■ Info
 

---

### Accaparement de l'eau

La Banque mondiale estime qu'entre 2006 et 2009, 50 millions d'hectares de terres cultivables des pays du Sud ont été vendus ou loués à des entreprises étrangères (cf. **Jean-Claude Huot**, « Terres convoitées », in *choisir* n° 610, octobre 2010, pp 25-28). Parmi les dangers de cette pratique, l'accaparement de l'eau, une notion encore peu connue. Pain pour le prochain et Action de Carême proposent, dans la Collection Repères (Lausanne, 1/20011), une réflexion sur la vente des droits relatifs à l'eau : « La soif de l'eau pousse des investisseurs et des

Etats à acquérir d'énormes surfaces de terre arable et les ressources en eau connexes dans les pays du Sud » (eau souterraine, eau de rivière ou de ruisseau).

Pour Miges Baumann, de Pain pour le prochain, « tout cela constitue une bombe sociale à retardement : les gens perdent leurs terres, les villages leur eau... D'où colère, puis manifestations et conflits. Des aliments et du carburant sont produits industriellement et destinés à l'exportation, compromettant la sécurité alimentaire de millions de personnes (...) Les sols s'érodent, les ressources en eau s'épuisent, les produits chimiques agricoles polluent l'environnement. Les monocultures industrielles ne sont pas durables et menacent la biodiversité » (www.ppp.ch). (com./réd.)

---

## ■ Info

### British Library sur iPad

Dès cet été, la Bibliothèque nationale du Royaume-Uni donnera accès gratuitement par iPad à plus de mille ouvrages de sa « 19th Century Historical Collection », par l'introduction d'une nouvelle application informatique. « Cette collection recèle des trésors révélant aussi bien des valeurs historiques, scientifiques que culturelles » a déclaré Caroline Brazier, directrice de collection à la British Library. Aux côtés de nombreux ouvrages peu connus, on trouvera des classiques littéraires, tel *Frankenstein* de Mary Shelley ou *Les aventures d'Olivier Twist* de Charles Dickens.

La British Library veut, à plus long terme, rendre accessibles ses 60 000 ouvrages de littérature de voyages, sciences naturelles, romans de science fiction, livres de philosophie, etc. Son objectif est de permettre l'accès de son offre à

un public éloigné des bibliothèques, de se rendre visible et accessible à des utilisateurs d'iPad et de réveiller l'intérêt des jeunes générations pour la littérature. (presstext/réd.)

---

## ■ Info

### Grèce : diocèses en faillite

La situation financière de l'Eglise orthodoxe en Grèce s'avèrera de plus en plus périlleuse du fait du plan d'austérité gouvernemental instauré pour résoudre la crise financière et économique du pays. Le gouvernement entend réduire de moitié la part du budget de l'Etat allouée au paiement des salaires des membres du clergé de l'Eglise de Grèce, qui n'est pas séparée de l'Etat. Il souhaite également que toutes les institutions ecclésiales du pays transfèrent à la Banque nationale les avoirs et comptes bancaires qu'elles ont dans des banques privées, afin de pouvoir mieux contrôler leurs opérations financières. (apic)

Santorin, église de Pyrgos



## La juste mesure

*J'aurais bien aimé vous y voir... Cela m'a tellement surpris que je ne savais pas comment faire autrement : on est plus vite énervé que prévu. Bien sûr, dit comme ça, vous ne pouvez rien comprendre. Et bien, imaginez que vous roulez en voiture sur une route familière. A quelques deux cents mètres de votre destination, le chemin habituel est barré par un panneau de sens interdit. Vous y êtes passé quelques jours plus tôt, et rien de tout cela. Etant donné que d'autres véhicules vous suivent, vous ne vous attardez pas et, pour respecter la signalisation, faites un détour. Il y a les habituels déchargements de livraisons, les enfants qui se précipitent sur la chaussée sans regarder, le cycliste perdu, la dame au téléphone, l'amoureux qui fait des déclarations au milieu de la rue, enfin... toute la faune urbaine habituelle, déjà moyennement appréciée en temps normal et encore moins quand ça ne va pas...*

*Comment un événement aussi anodin peut-il déclencher autant d'agitation et d'irritation ? Rien d'essentiel ne s'est passé, aucun danger n'a été encouru et pourtant j'en ai perdu mon calme, mon énergie, peut-être même ma politesse. Comme si le monde s'était rétréci au petit habitacle de ma voiture, comme si avant et après, il n'y avait rien. Pourquoi avoir cette fois encore perdu la paix intérieure ? J'ai beau savoir « que cela n'en vaut pas la peine », je me surprends à tomber dans le piège plus souvent que voulu.*

*Ces petits contretemps rageants m'invitent à réfléchir au leurre du « ça va de soi ». Ici, le fait que tout fonctionne paraît couler de source. Nous sommes tellement privilégiés ! Nous vivons dans une région où à peu près tout marche « normalement » : il y a de l'électricité à volonté, de l'eau courante, les trains sont à l'heure, les sens uniques ne changent pas tous les deux jours... Et nous organisons nos vies à partir de ces fausses évidences. Ainsi le moindre retard, le plus petit imprévu peuvent susciter des réactions disproportionnées. Il est vrai que nous sommes tous différents et que nous évoluons : certains s'inquiètent plus que d'autres et parfois la même personne se surprend à réagir paisiblement à une situation qui bien l'aurait troublée, ou inversement. D'où cela vient-il ? Pourquoi parvenons-nous à rester paisibles dans certaines circonstances et pas dans d'autres ?*

*Une partie de la réponse se trouve dans un rapport ajusté aux circonstances. L'exemple de cette attitude vient du Christ. Lorsque nous regardons l'Évangile, le Christ est toujours parfaitement « ajusté » dans ses relations aux êtres, aux choses et aux situations. C'est même le signe de sa divinité. Dans sa vie, le passé, le présent, l'avenir, les autres, Dieu, les circonstances, tout est toujours en lien avec le moment vécu. J'ai encore beaucoup de chemin à faire, mais je sais qu'Il m'accompagnera.*

**Bruno Fuglistaller s.j.**

# La fiction, encre de la vie

●●● **Etienne Barilier**, *Pully*  
Ecrivain,<sup>1</sup> chroniqueur et traducteur,  
professeur de littérature française  
à l'Université de Lausanne

Bien avant l'arrivée en force des nouveaux médias, l'idée que les œuvres littéraires, les œuvres d'imagination, peuvent intéresser les enfants et les adolescents, mais ne sauraient être une occupation sérieuse pour des adultes confrontés aux réalités de la vie, était déjà répandue. Il y aurait un âge pour la fiction, un autre pour la réalité... C'est là, pour moi, l'erreur majeure, et la source du mal, bien plus que la concurrence des médias contemporains. Erreur majeure, oui, car il n'y a pas d'âge pour la fiction. Dans la fiction, et depuis la nuit des temps, l'homme se représente sa propre vie ; il en fait un récit cohérent. Et ce genre de récit, nous en avons besoin, aujourd'hui plus que jamais. Cependant, soyons justes : si les adultes lisent moins de romans que les enfants et les adolescents, ce n'est pas seulement, de leur part, faiblesse, paresse ou mauvaise volonté. Pour diverses raisons, l'âge adulte est moins propice que l'enfance et l'adolescence à la découverte du monde et de soi-même au travers des romans.

La première de ces raisons tient tout bonnement à la condition humaine : avec l'âge, les découvertes, quelles qu'elles soient, n'ont plus la même fraîcheur. Toute expérience appelle, un peu trop systématiquement, le souvenir d'autres expériences. Tout devient référence. La mémoire prépare en nous, pour toute nouveauté, des niches bien aménagées, des terrains d'atterrissage bien balisés. La sphère du connu s'élargit, tant et si bien qu'on risque de classer avant même d'éprouver. Bref, on est menacé de *s'habituer* à la beauté du monde - comme, d'ailleurs, à ses imperfections.

Pour la littérature, il n'en va pas autrement. Qu'on le veuille ou non, les romans n'ont plus à l'âge mûr la même fraîcheur ni la même nouveauté qu'à l'adolescence. L'époque des grandes découvertes est passée. L'éblouissement des *Frères Karamazov*, de *La montagne magique* ou des *Illusions perdues*, on ne peut l'éprouver deux fois avec la même intensité. Même constat, d'ailleurs, pour les autres arts. Le mélomane blanchi sous le harnais ne pourra plus jamais découvrir la *Neuvième symphonie* de Beethoven, et l'amateur de peinture aux cheveux grisonnants ne recevra plus jamais le choc de la fresque de la chapelle Sixtine de Michel-Ange. C'est en vain

*Lit-on moins aujourd'hui qu'autrefois ? Beaucoup le craignent, incriminant les nouveaux médias, le règne de l'image, de l'immédiateté, de la passivité, du papillonnage. En admettant (ce qui, statistiquement, est difficile à prouver) qu'en effet la lecture perd du terrain, en particulier chez les jeunes, je ne suis pas sûr que la cause n'en soit pas plus profonde et plus ancienne que l'invasion des nouveaux médias. Pour que les jeunes lisent, il faut que les adultes lisent. Et pour que les adultes lisent, il faut qu'ils soient profondément persuadés que la lecture (et singulièrement celle des œuvres de fiction) est essentielle à leur vie.*

1 • Etienne Barilier est l'auteur de près de cinquante livres, dont de nombreux romans, publiés principalement aux éditions Zoé et l'Age d'homme.

qu'on lutte contre ce phénomène inévitable, naturel, implacable. Le premier amour ne se met pas au pluriel.

Un de mes amis, grand amateur de musique, me disait pourtant qu'il avait trouvé le truc : il faisait exprès de s'interdire l'écoute de certaines œuvres-phares, afin de vivre le plus tard possible le miracle de la découverte... afin, donc, de conserver, si l'on ose dire, la fraîcheur de la jeunesse. Mais il disait cela *cum grano salis*. Car il le savait bien : le jour où il finirait par s'accorder l'écoute de tel trio de Brahms ou de telle sonate de Schubert qu'il s'était

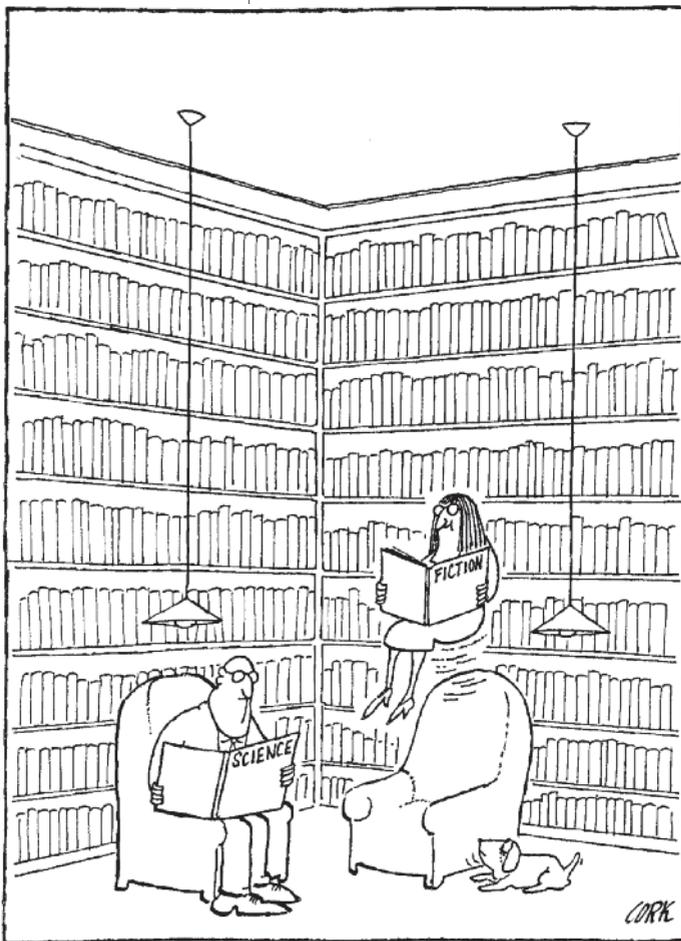
interdite jusque-là, il aurait beau faire, il ne vivrait plus ce miracle de l'inédit avec la même fraîcheur que s'il avait eu seize ou vingt ans. Les œuvres seraient nouvelles pour lui, sans doute ; mais c'est lui qui ne serait plus nouveau pour elles.

Voilà pour les limites que nous impose la condition humaine. Il faut y ajouter d'autres limites, à peine moins infranchissables. Celles de l'*homo faber* moderne et contemporain : l'approche de la littérature, comme celle des autres arts, demande qu'on lui consacre du temps. Plus profondément, elle fait appel à une faculté précieuse et menacée, qui est la faculté de *contemplation*.

## L'âge de l'action

Or il se trouve que l'adulte, en général, est dans l'âge de l'action. Par conséquent, il lui devient très difficile de se consacrer à cet acte de contemplation qu'est la lecture. Qu'on l'interroge à ce sujet, il se contentera sans doute de dire qu'il n'a pas le *loisir* de lire. C'est un malentendu, car la contemplation, même si elle exige du temps libre, n'est pas pour autant un loisir, et n'a rien à voir avec l'oisiveté. Cependant, il faut l'avouer à la décharge des adultes suroccupés et pressés : beaucoup de romans ne sont en effet que des distractions bonnes pour les oisifs et les vacanciers. A vrai dire, elles ne sont pas très nombreuses, les œuvres qui, loin de nous distraire seulement de l'action, sont capables de nous élever jusqu'à la contemplation. Mais la contemplation, tout au contraire de la distraction, enrichit notre sens de la réalité.

Souvent, l'adulte se détourne de la fiction parce que celle-ci ne résiste pas à l'épreuve de la vie. Mais quand une œuvre littéraire est digne de ce nom,



elle nous parle du monde, elle enrichit notre sens du réel, nous prépare même à l'action. On pourrait dire que plus l'œuvre est grande, plus elle est proche du réel. Non pas au sens où elle ne serait plus une fiction. Mais au sens où l'on a pu dire de Tolstoï qu'il n'était pas besoin d'« entrer » dans son monde, parce que son monde, c'est tout simplement le monde. Qu'est-ce qu'un grand roman, sinon la réalité qui se donne à nous dans la beauté ?

L'adulte qui consent à lire est exigeant, à juste titre : son expérience de la vie lui dit immédiatement si tel univers romanesque est plausible ou non, véridique ou non ; si tel sentiment de tel personnage consonne avec les réalités qu'il a connues, vécues, éprouvées, en lui-même et chez les autres. Elle lui dit si la fiction qu'il est en train de lire est vaine fuite hors du réel, ou quête passionnée et description révélatrice de ce même réel.

Dès lors, s'il est vrai qu'avec l'âge peut venir la fatigue et l'impression d'universel déjà-vu, il est aussi vrai que les richesses de la mémoire et de l'expérience nous donnent, en face des œuvres d'art, et des romans en particulier, une force nouvelle, qui est la force du *discernement*. La force de choisir entre le joli et le beau, entre la grandiloquence et l'éloquence, entre le nécessaire et le fabriqué, entre le paraître et l'être. Avec l'âge, on ne tolère plus qu'une espèce de littérature - et l'on a raison : celle qui soutient la comparaison avec notre expérience intérieure, celle qui passe victorieusement l'examen de notre mémoire, celle qui subit sans mourir l'épreuve de notre temps vécu.

Nos espérances, en face d'un roman, ne sont plus des espérances de révélation décisive, de nouveauté absolue ; désormais, nous ne pouvons plus rêver

d'être formés ou forgés par un livre. Mais nous n'en pouvons pas moins être éclairés, renouvelés dans notre compréhension du monde, rafraîchis dans notre amour de la beauté. La fiction, dès lors qu'elle n'est ni menteuse ni complaisante ni ennemie de l'intelligence, peut enrichir et renouveler notre compréhension du monde. La *contemplation* qu'elle exige va finir par donner à notre *action* d'adulte, secrètement mais sûrement, à la fois le recul, la force et la justesse.

## Des manuscrits anciens à l'ère digitale

**Colloque interdisciplinaire en sciences humaines**  
23 au 25 août 2011 - Université de Lausanne

Réunissant le Nouveau Testament et la littérature chrétienne ancienne, les sciences de l'antiquité, l'histoire moderne, la littérature française et les *Humanities and Computing*, ce colloque accueillera des conférenciers pour évoquer, entre autres, la transformation d'Homère, du NT et de Ramuz à l'ère digitale. Pour le champ du NT : Giovanni Bazzana, François Bovon, Thomas Kraus, David Parker, Ulrich Schmid, Holger Strutwolf, Joseph Verheyden.

*Informations et inscriptions (d'ici le 10 août) :*  
Benjamin Bertho, UNIL, Faculté de théologie et de sciences des religions ☎ ++41 (0)21 692 27 31  
[benjamin.bertho@unil.ch](mailto:benjamin.bertho@unil.ch)

**Soirée grand public Humanités Digitales@Unil**  
25 août 2011, de 17h30 à 22h, à l'Anthropole  
entrée libre

avec une table ronde **Qu'y aura-t-il après le livre ?**  
de 18h45 à 20h30  
introduction : Claire Clivaz (IRSB, Unil)  
animation : Simon Matthey-Doret, journaliste RTS  
avec D. Aymonin, J. Frey, F. Kaplan,  
P. Vandenberghe, Chr. Vandendorpe

## Un élan vers la réalité

Bien sûr, la fiction, c'est par définition la création d'une vie imaginaire. Mais ce n'est jamais, au grand jamais, l'adieu à la vie réelle. Au contraire. Toute fiction digne de ce nom est un élan vers la réalité, une quête de son sens. Ce n'est pas seulement vrai de Tolstoï ou de Balzac, mais aussi des fictions les plus « irréalistes » en apparence, lorsqu'elles sont marquées au sceau du génie (rien n'est plus « réaliste », plus chevillé à la réalité, que le génie) : *Alice au pays des merveilles* ou *Le procès* de Kafka inventent certes des mondes « qui n'existent pas », des mondes de rêve ou de cauchemar. Et l'on a pu dire de Nabokov qu'il était un grand illusionniste. Mais l'illusion qu'il crée, comme les rêves et les cauchemars suscités par Lewis Carroll ou Franz Kafka, sont faits de notre chair et de notre sang. Ils sont habités, ou plutôt hantés, par la vérité de la vie, de notre vie vécue. Leur fiction porte, avec une mystérieuse et délicate légèreté, le poids riche et amer de notre humaine existence.

Franz Kafka



Oui décidément, la fiction, même la plus débridée et la plus gratuite apparemment, quand elle est écrite avec le sang de la vie, répond aux demandes les plus exigeantes de l'âge mûr. Nul besoin qu'elle soit « réaliste », au sens étroit du terme, nul besoin qu'elle renonce aux prestiges ou aux pouvoirs de l'imagination. L'imagination, disait Baudelaire, est la reine des facultés. S'il la définissait ainsi, c'était parce qu'à ses yeux elle nous donnait un pouvoir accru d'aller à la réalité même, et de restituer, pour la joie de notre cœur et de notre intelligence, toute l'« horreur » et toute l'« extase » de la vie humaine. C'est ainsi que les grandes œuvres de fiction peuvent émouvoir le lecteur adulte. Parce qu'elles lui montrent sa vie - et parce qu'elles font de sa vie - il est temps d'y revenir - un *récit cohérent*. De ce récit-là, et de la disponibilité à contempler que ce récit exige, nous aurons toujours besoin, et peut-être toujours davantage.

J'évoquais, en commençant, les « nouveaux médias » et les menaces qu'ils feraient peser sur la lecture. De quelles menaces s'agit-il ? Avant tout la dispersion, l'émiettement, la réduction de la vie à des instants balbutiants et dépourvus de lien, la perte du sens du passé et du futur. Or il me semble que rien ne peut mieux conjurer cette menace-là que la littérature, c'est-à-dire la composition de notre vie en un récit cohérent qui nous restitue le sens du passé, donc le désir du futur ; qui nous donne le bien le plus précieux qui soit : celui de nous connaître dans le temps. Sans se connaître, comment l'adolescent deviendrait-il adulte ? Mais aussi bien, comment l'adulte agirait-il ?

E. B.

# Un si funeste désir

... Gérard Joulé, *Epalinges*  
traducteur et écrivain

Faut-il lire ? demandait-on à un adolescent qui passait son bachot. Et, bien sûr, l'adolescent qui n'avait lu qu'en cachette de ses maîtres et de ses parents était bien embarrassé pour répondre. C'était à l'époque où certains livres circulaient encore sous le manteau et où les dames brodaient sur leurs mouchoirs les sonnets galants que leur adressaient leurs amants. La littérature était en ce temps-là interdite à certains yeux, et parce qu'interdite sacrée. Les parents, en gens responsables qu'ils cherchaient à être, veillaient sur les lectures de leurs enfants comme si Lucifer en personne avait été l'inventeur de la littérature. L'Eglise mettait des livres à l'index et n'accordait pas son *imprimatur* au premier volume de vers venu. Tout cela se passait avant le déluge.

## Des héros vivants

Le livre a surtout existé pour moi quand, garçonnet, je ne savais pas encore que ce que je feuilletais le soir sous ma lampe de poche, au dortoir, s'appelait de la littérature. N'ayant pas à réfléchir sur son essence, je prenais feu au récit d'histoires et d'aventures dans de vieilles demeures provinciales, durant les interminables vacances d'été d'un enfant unique, pendant que mon père chassait avec mes oncles et que ma mère et ses sœurs faisaient la sieste dans des hamacs à l'ombre des noyers. J'étais alors amoureux de la

princesse de Clèves, de Manon Lescaut, de Madame de Rênal, de Julie de Lespinasse ou de Clara d'Ellébeuse. Je le suis resté.

Les garçons d'aujourd'hui sont-ils encore amoureux d'héroïnes de roman ? Les romanciers contemporains créent-ils encore des personnages auxquels on peut s'identifier ? Où sont les Rubempré, les de Marsay, les Julien Sorel, les Fabrice del Dongo, les princes Myshkine, les Rogojine, les Tess, les Jude, les Nicholas Nickleby, les abbés Donissan, les Thérèse Desqueyroux contemporains ? Et qu'est-ce qu'un roman sans personnages ?

Pour moi la littérature, c'est les noces du ciel et de l'enfer, les pas perdus qui se cherchent dans les champs magnétiques et les chants terribles et beaux d'un enfant de Montevideo. C'est Dorian Gray cueillant les fleurs du mal et se grisant de leur parfum. C'est Barnabooth, le jeune homme riche et vertueux qui voudrait étreindre sur son cœur toute la misère du monde, c'est Fantômas faisant régner la terreur sur tout un pays, c'est Bubu de Montparnasse mourant dans les bras de son amant, c'est le Grand Meaulnes jetant le trouble dans le cœur d'un enfant sage dont le père est instituteur, c'est Anna Karénine se jetant sous les roues d'une locomotive, Emma Bovary se donnant la mort avec un poison, c'est Tess assassinant avec un couteau l'homme qui l'entretient, c'est Lantier se jetant du train qu'il conduit sur la

*On n'en finirait pas de citer tous les personnages au destin le plus souvent tragique qui furent nos frères et nos sœurs de solitude. Avec eux nous passâmes plus de temps qu'avec nos proches et nos aimés eux-mêmes. En ce temps-là, la politique n'existait pas, et l'actualité moins encore. La télévision et la société de l'image qu'elle a secrétée non plus. Mais aujourd'hui le livre a perdu sa sacralité et la littérature sa théâtralité. Alors, faut-il encore écrire ?*

voie de chemin de fer, c'est la Salomé d'Oscar Wilde qui baise la bouche du prophète dont elle tient entre ses mains le chef décapité, c'est l'Hérodiade de Mallarmé, « triste fleur qui croît et qui n'a pas d'autre émoi que son ombre dans l'eau vue avec atonie ». C'est la chanson du mal-aimé, ce testament d'un Villon tzigane, c'est Swann qui guette la nuit sous les fenêtres d'Odette le signe qui lui permettra de monter la rejoindre, c'est Florence Dombey qui mendie l'amour de son père catastrophé de ne pas avoir eu un fils...

## De la transgression...

Faut-il lire, faut-il écrire ? Les choses qu'on pense le plus fortement, on est incapable de les justifier. Les justifications, les atténuations, les explications les détruiraient. Le bel aujourd'hui de Mallarmé, est-ce autre chose que le poétique mensonge d'un esprit intoxiqué par Hegel et qui voit se lever sur la Seine à Valvins comme un autre Austerlitz, un matin qu'il a sorti sa yole, et qui, dans l'instant, pense retrouver la fugace et radieuse éternité ? Et Valéry, son disciple, ne croit déjà plus aux beaux mensonges qu'il chante et dont il veut nous enchanter. Il les salue comme des adieux. Il pressent que les temps de la littérature, de l'aristocratie, de l'enfance et de la poésie sont passés. Nietzsche lui aussi eut de ces éblouissements dans les monts d'Engadine, à trois mille pieds, comme il aimait à dire, au-dessus du troupeau des humains.

Proust semble croire que l'écriture de son livre lui rendra ces paradis perdus, tout en le sanctifiant personnellement. Ce faisant, il accède à la seule connaissance qu'il estime profitable, la connaissance par la souffrance. Or les fruits

de l'arbre de la connaissance ne sont pas ceux de l'arbre de vie. De quel secours peut donc nous être le livre, celui qu'on lit ou qu'on écrit ? De quel profit peut nous être la lecture ou l'écriture ? Longtemps la littérature fut un simple prolongement de la conversation. Mme de Sévigné, Pascal ou Saint-Simon ne se considéraient pas comme des écrivains, mot qui n'avait aucun sens pour eux, mais comme de simples honnêtes gens qui prenaient la plume pour écrire à leurs amis ou convertir leurs ennemis. La Bruyère fut l'un des premiers à voir dans le livre un objet qu'on fabrique comme un horloger fabrique une montre. Casanova au XVIII<sup>e</sup> siècle et Stendhal un peu plus tard écrivaient pour le plaisir, au courant de la plume, à la diable, sans se relire. Ce qui ne sera plus le cas de Flaubert.

## ...au devoir

En ce temps-là, ce qu'on a appelé plus tard la littérature commençait à peine de naître. La religion déclinant, la littérature se substitua peu à peu à elle et devint chose sérieuse et même rentable, ce qui est regrettable. Le livre arriva et les prêtres perdirent une bonne partie de leur pouvoir. La Bible circula dans toutes les mains, enfiévrâ et affola les esprits. Le livre entra dans toutes les poches.

La littérature eut alors ses prêtres, ses docteurs, ses confesseurs et ses martyrs. Elle eut aussi ses chaires et ses professeurs. On l'enseigna, on en fit son métier. Ce qui fut une catastrophe. Elle perdit sa légèreté, sa clandestinité, son pouvoir subversif. Mais elle eut aussi ses guerres de religion, ce qui fut plus réjouissant et compris comme un gage de sa vitalité.

D'un autre côté, lire devint un devoir, une obligation au lieu de rester ce vice impuni dont parlait Larbaud. Les hommes, ayant cessé de croire à l'immortalité chrétienne, pensèrent pouvoir s'immortaliser par le livre, passer à la postérité, entrer dans l'histoire, figurer dans les pages du dictionnaire. Et la littérature, grevée par ce souci servile, perdit à nouveau sa légèreté et son « in-tempestivité ».

Maintenant les hommes se demandent égoïstement si le livre va leur survivre et s'il pourra toujours continuer de véhiculer leur immortalité postiche. On se bat mollement pour le livre comme on s'était battu mollement pour conserver l'étalon or ou la traction hippomobile. Mais le progrès technologique et les affaires n'ont ni cœur ni entrailles. Leur loi est une loi de fer et nous vivons dans un âge de plomb.

## Dévoyé car dompté

Pour la génération actuelle, la communication est tout. On a inventé exprès pour elle des téléphones portables afin que les hommes puissent communiquer entre eux le plus bruyamment possible. Mais la communication n'est pas la littérature. La littérature est une médiation, une transposition que l'oralité ne donne pas. Elle exige une distance, une lenteur, un recul, une profondeur que l'immédiateté des moyens modernes de communication ne peuvent procurer puisqu'ils servent précisément à abolir toute distance et tout silence.

Le livre a cessé d'être cet objet qu'on touche, qu'on caresse, qu'on pèse, qu'on soupèse, qu'on fait relier, qu'on glisse contre son cœur, et qu'une Parisienne fourre dans son sac à main entre son étui à cigarettes et son pou-

drier. Il n'est plus le livre saint, le livre voyou. Le commerce l'a dévoré, la société, l'école et l'université l'ont dévoyé. C'est un produit contenant des informations.

Où est la petite fille des rues et des bois, la petite déguenillée qui se cachait à la cave, la sorcière aux yeux d'or chassée par les gendarmes et qui n'avait pas sa place à la table des riches et des puissants ? Où est la petite anarchiste qui faisait exploser des bombes ? L'infirmière qui versait de l'huile bouillante sur vos plaies ? La pécheresse qui sollicitait en l'homme ce qu'il avait de pire ? La Médée qui rôdait dans les souterrains labyrinthiques des mondes infernaux là où le regard indigné du philosophe ne pouvait l'atteindre ? Celle qui faisait revenir les morts à la vie par la douceur de ses baisers ? On l'a conduite à l'école entre deux gendarmes, elle passera ses examens à la fin de l'année et obtiendra, sans trop de peine, ses diplômes pour devenir enseignante. C'est ainsi que la société rééduque ceux de ses enfants qui auraient pu mal tourner.

G. J.

## Théâtre et poésie sacrés

Eglise de Choulex (GE), à 20h30

*L'Annonce faite à Marie*  
de Paul Claudel  
mise en scène Julien Lambert  
15 - 20 août et 29 août - 3 sept.

*Les poètes en prière*  
florilège de Baudelaire à Cocteau  
réalisation Richard Vachoux  
22 - 27 août

**D**ans une île déserte, c'est sûr, j'emporterais la Bible. Mais est-ce le « livre qui m'a marqué » ? En fait, ce n'est pas un livre. Je l'habite, elle m'habite, et je n'en sors jamais vraiment. Sa lumière et ses éclairs comme ses ombres et ses ténèbres ne cessent de m'engloutir. Quel livre alors m'a marqué ? Un seul ? Non, des dizaines. Alors lequel ?

Il en est un sur lequel je reviens sans cesse, quasi en aveugle, depuis mon adolescence : un livre de jardinage ! En fait, c'est un livre faux de bout en bout. En plus, il est cynique, ironique et d'une totale mauvaise foi. Mais d'une langue éblouissante. En outre, il ne dit rien sur le jardinage, sauf que, tout à la fin, il se clôt sur une injonction : il faut cultiver son jardin ! Mais pas tout seul : en compagnie de trois ou quatre invivables, hommes et femmes. Bref, il faut être candide pour ce faire.

Vous avez tout compris : avec de telles qualités, ce manuel de « savoir pas vivre heureux » ne peut qu'être signé Voltaire !

**Pierre Gibert**

**P**lutôt que de sélectionner un livre qui m'a marqué - lequel choisir d'ailleurs ? - je préférerai évoquer un genre littéraire que je tente d'aborder depuis peu, sans aucune prétention et même avec une certaine crainte : la poésie. Un art où la musique des mots et des vers me semblent excéder parfois le sens, où ce dernier n'émerge qu'après patiente relecture, sans pour autant devenir limpide. J'y plonge avec quelque insécurité tant la poésie me paraît éloignée de la recherche tout extérieure de l'efficacité privilégiée dans notre monde. Tant ses évocations et ses mystères tranchent avec la transparence que notre culture promet. Je découvre un univers qui me force à renoncer à la vitesse aliénante et au désir de possession rapide.

**Pierre-André Cordonier**

### **La Bible**

**C**omment dire en mille caractères, deux-cents mots et donc une quinzaine de lignes selon la typographie adoptée, tout ce que le Livre par excellence, la Bible, a été et reste pour moi ?

Des millions de caractères, des milliers de mots, et plus de 1500 pages. J'y suis tombé dès mon adolescence. Je l'ai lue, la plume à la main, de la Genèse à l'Apocalypse, chaque année, comme il était de coutume dans ma formation monastique. Les Psaumes qui la condensent et permettent de l'oraliser, je les connais presque par cœur. J'ai souligné. J'ai annoté. J'ai relu avec l'hébreu, le grec, le latin. J'ai écouté. J'ai proclamé, en liturgie ou en groupe d'écoute, combien de fois ? Mais s'agit-il vraiment d'un livre ? C'est lui qui me lit !

**R.-Ferdinand Poswick**

# Les deux visages de la lecture

••• **Jan Marejko**, Genève  
Journaliste et philosophe

philosophie

Pendant longtemps, la lecture m'est apparue comme la meilleure thérapie contre toutes les maladies de l'âme. J'avais à l'esprit de nombreux tableaux de Van der Weyden, Vermeer, Giorgione qui, du XV<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle, représentent une jeune femme, penchée sur un livre avec, en arrière-fond, un paysage ou une cité, Florence généralement, ou quelque horizon enchanteur. Ces peintures me fascinaient parce qu'elles suggéraient que la liseuse, au lieu de se pencher à sa fenêtre pour regarder le monde, découvrirait un autre monde grâce à un ouvrage, la Bible le plus souvent. Même pour des peintres, il n'y avait donc pas qu'un monde visible, mais aussi un monde invisible auquel on accédait par la lecture. La beauté du paysage ou de la ville, à l'arrière-fond, suggéraient aussi que le visible n'est pas méprisable mais qu'il n'est pas tout et qu'il vient peut-être même après l'invisible.

## Dépasser l'absurde

Il m'a toujours semblé qu'un point d'équilibre a été atteint dans cette période historique et qu'on peut le considérer comme ce qui spécifie le mieux le christianisme : le visible peut être enchanteur mais il ne devrait pas occul-

ter l'invisible, comme le suggère le *Symbole des Apôtres* récité à la messe. Dieu est créateur du monde visible mais aussi du monde invisible, et c'est en s'attachant à ce dernier qu'apparaît la splendeur de la création. Il ne s'écoule guère de temps sinon, avant que la création ne nous apparaisse absurde, illisible, justement. Il y a là une évidence si criante qu'on se demande comment elle a pu pratiquement disparaître de notre culture.

Celle-ci, en effet, veut nous faire croire que notre intellect, notre esprit, notre âme, bref tout ce qu'on pourrait appeler nos facultés supérieures, ne peuvent servir qu'à nous faire mieux comprendre le visible. Mais si tel était le cas, le monde nous paraîtrait de plus en plus inintelligible puisque, immergés en lui, incapables de nous en détacher, nous basculerions dans un chaos de perceptions, comme en témoigne la peinture depuis Picasso, ainsi que la physique moderne depuis 1945 environ. L'empirisme triomphant de la modernité ne se donne même plus la peine d'inscrire ces perceptions dans un tableau qui parle et, pour la physique, dans un discours intelligible sur le cosmos. Nous avançons dans la nuit.

*Informer, expliquer le visible. Le sens de l'écrit dans notre société empirique et désenchantée se noie dans cet objectif qui le prive de son apport le plus fécond : être une fenêtre sur l'invisible, au même titre que la prière ou la méditation. Les peintres européens du XV<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle l'avaient bien compris.*

Ainsi voyons-nous aujourd'hui s'effacer une culture qui, parce qu'elle exclurait toute référence à un monde invisible, effacerait progressivement le monde visible au lieu de nous le révéler. Pour lutter contre cet effacement, rien de tel que la lecture telle que la comprennent les peintres comme ceux que je viens de citer. La prière et la méditation sont aussi des modes d'accès au monde invisible, mais il y a plus, à savoir une méditation nourrie par l'écrit. C'est exactement ce que nous rappellent les tableaux de liseuses, à savoir que le « logos » peut nous arracher au monde pour nous emporter dans l'invisible. Par le verbe, nous pouvons accéder à ce qui transcende notre Univers. Tous les monothéismes se rejoignent sur ce point.

## Une méditation

Ainsi ces tableaux m'ont-ils aidé à défendre un point de vue auquel je tiens passionnément et que je défends féroce-ment : la lecture n'est pas prioritairement une source d'information mais nourrit une méditation intérieure. Point de vue difficile à soutenir dans le torrent des journaux gratuits, des publicités abrutissantes, des textes techniques ou insignifiants. Mais j'ai toujours tenu bon et je pense aujourd'hui encore qu'un des fondements de l'école devrait être d'apprendre aux enfants à ouvrir un livre non point pour y trouver des listes de produits à acheter ou à consommer, mais pour leur signaler l'existence d'un monde autre que celui qui les entoure quotidiennement.

Le problème est que, depuis toujours, presque tous les grands écrivains, ceux pour qui le verbe a été source de joie et d'édification, qu'ils fussent athées ou croyants, ne sont jamais allés à l'école

ou l'ont quittée. C'est le cas, entre autres, de Jean-Jacques Rousseau. Il fut initié à l'invisible par son père, qui lui lisait Plutarque. Surprenant, puisqu'il devint plus tard l'un des plus grands chantres de la nature et que Plutarque y est parfaitement indifférent. Mais par les lectures de son père, Jean-Jacques a été emporté vers l'au-delà de son environnement. S'étant par là éloigné du monde, il a pu ensuite chanter sa beauté comme peu ont su le faire.

Dans les milieux où l'on s'intéresse à la pédagogie, on ferait bien de considérer ce qui est arrivé à Rousseau. Cette considération est urgente dans le contexte de la vision technique et désenchantée de la nature et dans la perte des repères culturels et religieux.

Il est vrai que cette *Weltanschauung* de la modernité (désenchantement culturel et déstructuration de la culture) est maintenant mise en question par l'écologie. On ne peut que s'en réjouir, mais tous les traités sur le respect de l'environnement resteront parfaitement inutiles si l'on continue à ignorer l'invisible et donc à voir dans la lecture un moyen de s'informer seulement. Après la prière et la méditation, seule la méditation intérieure encouragée par de la prose ou de la poésie permet d'admirer les beautés de la création. A mes yeux, la chose est donc entendue. Inutile de faire lire les élèves si on ne leur dit pas, en même temps, que par là ils entreront dans un autre monde.

## Le Christ et les docteurs

Les certitudes que j'ai entretenues pendant des années sur les vertus de la lecture ont pourtant été ébranlées, un jour, par un tableau d'Albrecht Dürer représentant le Christ, encore tout jeune adolescent, parmi les docteurs de la loi.

Episode étrange des Evangiles puisque les parents de Jésus mirent trois jours à se rendre compte que leur enfant n'était pas avec eux. Le texte du Nouveau Testament ne donne aucune indication sur ce qui s'est réellement passé. Cela dit, il semble que le Christ ait discuté, débattu et argumenté avec des rabbins pendant ces trois jours.

Ceux-ci, dans le tableau d'Albrecht Dürer, ont des têtes et des expressions encore pires que celles des mandarins de nos universités. Pas d'amour, pas d'enthousiasme, pas de passion, mais une agressivité querelleuse, pointilleuse, maniaque à partir d'un texte sacré. Pour eux, pas de monde invisible, mais une casuistique sans fin, comme on dit que cela se passait pour d'autres docteurs de la loi, chrétiens eux, qui, dans Byzance assiégée, discutaient du sexe des anges.

En se référant toujours au tableau de Dürer, on voit ces docteurs de la loi argumenter si furieusement avec le Christ qu'on peut les imaginer l'agresser physiquement. Dans leurs mains, un gros livre, le *Tanakh*<sup>1</sup> probablement. Et au milieu d'eux, le Christ dont le beau visage reflète le monde invisible auquel ceux qui l'entourent n'ont pas accès. Son expression nous permet même d'imaginer qu'il est désolé de voir qu'ils sont restés collés à la lettre du texte. Il rêve et médite. Il semble parfaitement serein malgré la rage de ceux qui l'entourent. Il est déjà ailleurs. Et là aussi, on sent que s'est produit le même miracle qu'avec Rousseau : ce n'est pas parce qu'il allait à l'école que le Christ semble si élevé au-dessus de théologiens spécialisés...

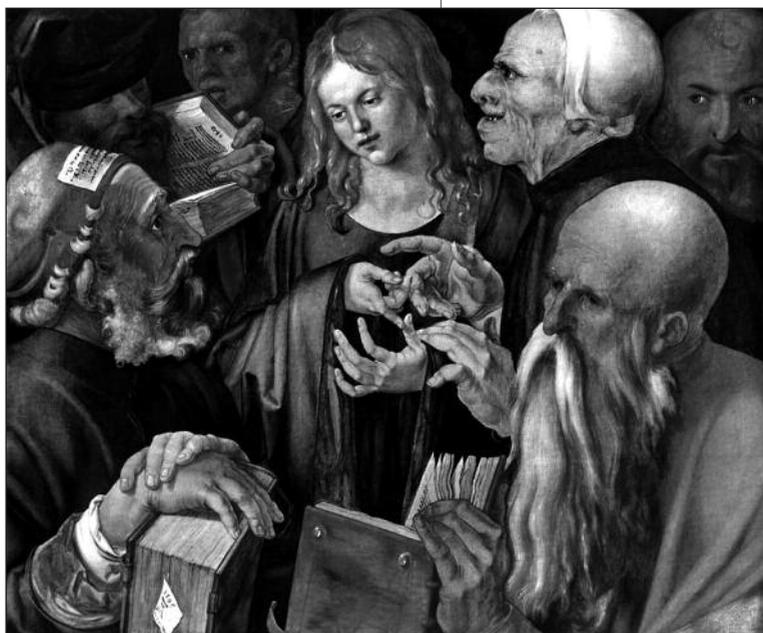
## Voir au-delà

Un auteur juif et genevois, au début du XX<sup>e</sup> siècle, Edmond Fleg, l'a bien senti. Bouleversé par la lecture des Evangiles, il a écrit un ouvrage, Jésus raconté par le *Juif errant*,<sup>2</sup> dans lequel il présente le Christ enfant incapable d'accepter l'école, déjà dissident pour ainsi dire.

Ainsi la lecture peut-elle conduire dans deux directions opposées : l'une nous enferme dans la lettre du texte, l'autre nous aide à nous appuyer sur un texte pour aller au-delà de la nature et de notre culture, non pour les mépriser mais pour mieux les voir.

J. M.

Albrecht Dürer,  
« Le Christ parmi les  
docteurs » (1506)



1 • La Torah, les Prophètes et les autres Ecrits. (n.d.l.r.)

2 • Gallimard, Paris 1933, 350 p. (n.d.l.r.)

# Les leçons de textes

## Ou à l'école de la littérature

●●● **Françoise Gaud**, Genève

Enseignante à la retraite au Collège de Genève

*Enseigner la littérature, pourquoi ? pour quoi ? comment ? Je tenterai de répondre en ma qualité de pédagogue faisant part de son expérience sur le terrain et qui a toujours eu le souci, comme ses collègues, de susciter le goût et le plaisir de lire. Mais l'idéal se confronte avec la réalité des collégiens et collégiennes d'aujourd'hui et leur doute nous interpelle.*

La lecture est un exercice solitaire qui demande du temps, de la concentration, du silence. Est-elle encore en phase avec notre rythme de vie ? La jeunesse a-t-elle encore de l'intérêt pour des écrivains des siècles passés qui écrivaient avec des plumes d'oie ? Le mythe du moderne, du nouveau exerce inévitablement son influence sur nos élèves quand ils réclament la lecture d'un « auteur actuel ». Nous qui portons dans nos valises le peux Roland et son olifant, Phèdre et sa passion, le Père Goriot et ses filles, le promeneur solitaire et ses rêveries, sommes-nous devenus des voyageurs de commerce d'un autre temps, cherchant à caser une culture réservée à quelques élites ou destinée aux oubliettes ? Laissons-nous interroger par les destinataires de l'enseignement de la littérature, qui se plaisent souvent à remettre en question le train habituel des choses.

### Pourquoi ?

*Louise : « Madame, ça sert à quoi les leçons de littérature ? »*

Voilà posée la question de la culture. Pour y répondre, je vais faire appel au sage Descartes qui nous dit dans *Le Discours de la méthode* : « La lecture de tous les bons livres est comme une conversation avec les plus honnêtes

gens des siècles passés. » Mais qu'est-ce qu'un bon livre ? Le livre que j'ai aimé ? celui qui m'a informé ? celui qui m'a fait rêver ? Et avec les « siècles passés », Descartes introduit (avec le respect que ses contemporains portaient aux leçons des anciens) un retour en arrière qui va poser problème aux enfants du XXI<sup>e</sup> siècle.

Mais Descartes peut aussi enrichir leur réflexion. En effet, quand il parle de lettres, il dit également sciences, mathématiques, théologie et philosophie. Donc la définition de la culture s'élargit, dépasse la seule littérature et rejoint le goût d'un savoir vécu.

A la fin de ses études, Descartes décidera de découvrir le monde, de voyager, de rencontrer des gens « de diverses humeurs et conditions » et de chercher à se connaître lui-même. Ce cursus ne semble pas si éloigné de notre propre démarche. En effet, nos élèves aiment voyager, sortir, discuter et notre époque facilite cette ouverture. C'est ainsi qu'ils vont se construire, à condition d'y être préparés, d'avoir acquis suffisamment de sens critique, de conscience de leur liberté.

Cette liberté, ils la revendiquent. Le maître n'est plus celui qui détient le savoir, mais celui qui encourage la créativité, qui propose des méthodes de travail. La pédagogie actuelle tend à responsabiliser l'élève et à lui donner des

possibilités de choix. Cette démarche ne conduit pas vers un plus de facilité ni pour les uns ni pour les autres, mais c'est la condition de la formation dont ils auront besoin. Dans ce contexte, étudier et lire sont des moyens non seulement d'acquérir un savoir, mais aussi un apprentissage existentiel.

Sartre, à la fin de son livre *Les Mots*, apporte un complément à cette définition : « Je fais, je ferai des livres ; il en faut ; cela sert tout de même. La culture ne sauve personne, elle ne justifie pas. Mais c'est un produit de l'homme : il s'y projette, s'y reconnaît ; seul, ce miroir critique lui offre son image. » Lire pour découvrir l'humain et se découvrir par là même, voilà une réponse à la question du pourquoi.

## Pour quoi ?

*Aurélié* : « Pour quoi passe-t-on tant d'heures à expliquer, à analyser, à interpréter une pensée, un mot ? J'aime ou je n'aime pas suffirait. »

La lecture d'un roman policier, d'un récit de voyage, d'une biographie offre un moment de plaisir, de découverte, d'enrichissement. Le poète Horace disait : « Il emporte tous les suffrages, celui qui mêle l'agréable à l'utile, et qui à la fois charme le lecteur et l'instruit. » Nul ne conteste ce droit du lecteur à choisir un livre selon son goût, mais nous sommes au Collège qui propose un apprentissage, qui définit un programme imposé. Voyons comment devenir des lecteurs, des lectrices qui cherchent ce que le texte dit, car c'est à eux qu'il le dit, car c'est eux qui le font vivre.

Avec le roman policier, l'exercice d'investigation s'impose et l'enquête peut commencer car il engage une intrigue, pose une énigme à résoudre et invite le

lecteur à collaborer dans la recherche. En effet, il obéit aux règles de la narration que nous avons à notre disposition grâce aux linguistes qui ont travaillé sur les mécanismes du récit. Par exemple, observons la chronologie de l'histoire racontée, qui commence au point zéro où se découvre un meurtre. L'action consiste à partir du présent, à reconstituer un passé inconnu, jusqu'à revenir au présent de la solution, dans un va-et-vient entre passé et présent. Demandons-nous qui raconte, quel est son point de vue et à qui il s'adresse. Il sera intéressant de relire en guise d'illustration *Le Meurtre de Roger Ackroyd* d'Agatha Christie où le narrateur est le coupable.

Les descriptions font perdre patience, même à des lecteurs assidus ? Pourtant, dans une enquête, chaque objet est un signe, un signifiant qui guide l'inspecteur. Les descriptions ont donc une fonction. Le lecteur, la lectrice pourra ainsi habiter le texte, le faire sien, entrer dans le monde qu'il décrit. L'imagination aidant, qui ne s'est pas vu en



Julien Sorel, séduisant et intrigant, en Rastignac, avide de pouvoir, ou en l'intransigeante Antigone ? La fonction des personnages, des héros, voilà un autre thème à étudier. Grâce à ces pistes, la lecture peut devenir intelligente et le lecteur, un découvreur.

*Marc : « Le livre, c'est ringard ; le papier, c'est fini. »*

Le monde de l'informatique entre en scène. Inutile de nier son utilité, ni son importance. Tout le monde passe des heures devant un écran, soit pour aller à la pêche aux informations, soit pour communiquer ou bavarder. Nos élèves se servent abondamment d'Internet ; tout s'y trouve. Il suffit d'un copier-coller. Cependant il faut reconnaître que chez beaucoup de jeunes se révèle une dépendance parfois aveugle à l'égard de cette machine qui sait tout, qui ouvre sur le monde, qui fascine... et qui fatigue. Si c'est la culture des temps à venir, alors il faut apprendre à être des utilisateurs et non des consommateurs dociles, faciles à manipuler.

Catherine Chalier, dans son livre *Transmettre de génération en génération*,<sup>1</sup> rejoint ce souci : « L'autonomie qui semble encouragée - chacun, seul avec ses questions devant son ordinateur - est fallacieuse en effet si elle ne s'accompagne pas d'une culture préalable qui donne le goût et la compétence de chercher autre chose que des lieux communs, de s'étonner des réponses obtenues ou de la pauvreté qu'il y a à penser en mots-clés. »

Et l'actualité oblige : le livre électronique fait son entrée sur le marché. Les débuts, nous dit-on, sont encore balbutiants, mais ils promettent une révolution de la lecture. Ils permettront, paraît-il, des interactions entre textes, images et lecteurs. Il faudra, à coup sûr,

tenir compte de ce moyen qui va peut-être remplacer les bibliothèques de papier.

Soyons nostalgiques : les bibliothèques que l'on a créées peu à peu, enrichies au fil des années, ce lieu de détente, de silence, de méditation, rien ne les remplacera. Et le livre, celui que l'on ouvre, qu'on repose, qu'on retrouve, celui qu'on annote, qui jaunit, qui se décolle, qui vieillit, n'avons-nous pas une relation d'intimité avec lui ?

## Comment ?

*Elise : « Quels sont les moyens mis à notre disposition ? Je suis dans l'embarras quand il faut faire un commentaire de texte. »*

J'ai sous les yeux une gravure de Chagall montrant le prophète Ezéchiel ouvrant la bouche pour manger le rouleau de la Torah, allusion à un verset du livre d'Ezéchiel : « Fils de l'homme, mange-le, mange ce rouleau ; ensuite tu iras parler à la maison d'Israël... Je le mangeai : il fut dans ma bouche d'une douceur de miel. »

Personne ne va devenir bibliophage, mais lire et relire, mâcher et remâcher, intégrer le texte, le digérer pour suivre la métaphore, oui, c'est ainsi qu'on écoute parler le texte ou le poème. Il est vrai que les coups de foudre existent même en littérature. Un poème de Verlaine peut me toucher dans l'immédiateté, comme je peux le rejeter. Ces réactions sont personnelles et subjectives et dépendent de la personnalité, même du moment, de l'humeur et de la liberté souveraine du lecteur.

1 • Buchet Chastel, Paris 2008, 276 p.

Ajoutons que le temps modifie notre regard. Certains textes que l'on reprend après une longue période parlent autrement, l'expérience de la vie a changé notre vision. Cette remarque amène à se demander quelle œuvre choisir qui soit accessible aux élèves selon leur âge. Très tôt, ils affichent leur maturité d'adultes, certes, mais les grandes œuvres ouvrent sur un monde complexe où se côtoient toutes les passions, les vices et les vertus. L'enseignement au niveau secondaire reste une initiation, une première approche, avec l'espoir que, plus tard, ces textes seront relus en profondeur.

« Seigneurs, vous plaît-il d'entendre un beau conte d'amour et de mort ? » Cette invitation au début du roman de Tristan annonce les deux grands thèmes qui vont se décliner, se conjuguer et tisser la trame des grandes œuvres. Le choix de l'œuvre à lire devient, en conséquence, une décision importante, cette œuvre qui va faire l'objet de longues heures d'étude, de commentaire, d'évaluation et d'examen.

Balzac est au programme ? quel roman adopter parmi la multitude de ses romans ? Dans un premier temps, quelques titres sont présentés à la classe (le tout premier choix revient au maître) et commentés, puis un consensus est trouvé, déterminé bien souvent par les supports existants, films, théâtre, DVD.

## Les moyens

Le cursus scolaire oblige à adopter un programme selon une chronologie. Quelle est la meilleure progression ? Le Moyen Âge en première année et le XX<sup>e</sup> siècle en terminale ? Ou l'inverse ? L'hésitation est permise. Pour moi, les textes du Moyen Âge, bien que traduits, sont accessibles aux plus jeunes car ils

ont une image de cette époque par les films, les contes pour enfants. Ils sont réceptifs, amusés par l'épopée de *La Chanson de Roland*, le réalisme des fabliaux et du *Roman de Renard*, l'amour courtois des chevaliers de la Table ronde.

Si le maître d'histoire peut s'accorder avec le programme, alors l'interdisciplinarité joue un rôle de stimulant, aussi bien pour le maître que pour l'élève. Quant au travail de groupe, pratiqué dans tous les domaines, il a un objectif pédagogique incontestable. Les élèves font des recherches à la bibliothèque, se partagent les tâches, établissent un rapport écrit et oral. C'est un travail complet et réussi si les participants respectent les consignes.

Reste les manuels. Quand j'étais élève, les manuels étaient des outils obligés, et d'un ennui mortel. Alors, sous l'influence de la sémiologie, ils ont disparu. En effet, la sémiologie exclut tout apport extérieur au texte - rien hors du texte, rien que le texte - et on a jeté au feu les extraits, les morceaux choisis. Mais nos élèves aiment savoir qui a écrit le roman, le poème, à quelle époque. Le bon vieux *Lagarde et Michard* va-t-il revenir modernisé, bien illustré, attrayant ?

Louise, Aurélie, Marc, Elise, ai-je réussi à leur faire aimer et goûter la littérature ? La question reste ouverte. Si j'ai peu parlé de poésie, je terminerai en citant Eluard : « Voici ma table et mon papier je pars d'ici / Et je suis d'un seul bond dans la foule des hommes / Mes mots sont fraternels mais je les veux mêlés / Aux éléments à l'origine au souffle pur » (*Poésie ininterrompue*).

Fr. G.

# Les maux de l'illettrisme

●●● **Pierre-André Cordonier**, *Lausanne*  
Formateur à l'association Lire et Ecrire

*Près d'un million de personnes sont considérées en Suisse comme illettrées, un handicap certain dans notre société du savoir. Pour pallier à ce qui peut être vécu comme un calvaire, aussi bien sur le plan professionnel que personnel, elles développent des techniques de camouflage, mais aussi des savoirs propres.*

Sur le prompt où s'affichent les horaires, quelques lettres recèlent l'information précieuse, indispensable. Josiane (personne fictive) n'est pas dans sa ville et ne peut compter sur ses repères habituels. Quel est le bon bus qui l'amènera à destination ? Il faut demander, s'enquérir fébrilement mais discrètement pour ne pas éveiller les soupçons. Le tourment n'est pas terminé. Les annonces vocales des arrêts dans le bus qu'elle a pris sont couvertes par le brouhaha ambiant. Il faut lire à nouveau, ou plutôt déchiffrer péniblement les écrans. Devant le distributeur de billets de train... non, cette fois-ci c'est trop dur. Il y a des gens derrière, impatients, autant de regards terribles qui lui font honte. On passera par le guichet, même si la queue est interminable. Et puis il y a ce médicament qu'elle veut acheter avant de prendre son train (sur quel quai, quelle voie ?). C'est encore l'exercice pénible. Elle se souvient du nom du produit qu'elle a appris par cœur, mais bredouille sous l'émotion. « C'est bien ce produit-là que vous souhaitez Madame ? » La vendeuse pointe son doigt sur la calligraphie alambiquée qui désigne le médicament, attendant une confirmation. Panique encore. Et puis, il faut se faire répéter la posologie plusieurs fois et bien la mémoriser. Il n'y a personne en ce moment chez elle qui pourrait l'aider.

Quant à déchiffrer la notice barbare... Ce n'est pas le bout de son calvaire, car demain elle reprendra le travail. Post-it, consignes à lire de ses collègues, des clients, de son chef ; malgré les efforts pour y échapper, il y a des réponses, des instructions à donner. Il lui faudra solliciter toute son ingéniosité pour ruser avec les obstacles, toujours sans trop éveiller les soupçons.

Voilà un collage de quelques situations qui jalonnent le parcours du combattant des femmes et des hommes souffrant d'illettrisme. Un petit échantillon, car l'écrit est partout, il est la compétence élémentaire qui permet d'accéder aux services les plus évidents pour nous : conduire une voiture (bien qu'on puisse passer le permis oralement aujourd'hui), faire ses courses, s'orienter dans une ville en lisant les panneaux, une carte, les enseignes, maîtriser l'informatique et Internet, aider ses enfants à l'école, partager des informations avec des collègues ou des amis... Pour ne pas parler de l'ouverture aux savoirs, à l'information, à de nouvelles structures de pensée, d'analyse, à tout un imaginaire que confère l'écrit et que ne compensent pas les médias télévisuels, ni la culture orale aussi riche soit-elle.

Cette compétence, si fluide chez nous autres « bien-lettrés », nous en avons le plus souvent oublié la genèse, les efforts que notre esprit a dû faire pour l'acquérir, les longues années où notre savoir-lire s'est progressivement élaboré alors que, enfant, adolescent, jeune adulte, nous abordions des textes de plus en plus étoffés. Nous avons oublié l'ensemble des processus cognitifs complexes qui préside à cette activité devenue routinière.

Il y a non seulement la capacité à déchiffrer, mais également à comprendre, à retraduire l'information pour soi, pour qu'elle fasse sens. Les problèmes peuvent être très divers. Telle personne parviendra à lire un texte mais n'y comprendra rien, trop accaparée par son déchiffrement. Une autre épellera péniblement mais saisira le contenu au fur et à mesure de son effort. Difficile souvent d'identifier les causes de telles idiosyncrasies.

Formateur à l'association Lire et Ecrire qui vient en aide aux personnes en situation d'illettrisme, j'ai dû apprendre à « descendre » dans ces processus qui, je m'en rends compte, n'ont rien d'évident. D'autant plus que passé l'adolescence, l'apprentissage de la lecture est plus difficile : les obligations de la vie - professionnelles, familiales - ont une toute autre emprise et limitent le temps et l'énergie à disposition pour apprendre. L'enfant, son métier, c'est d'aller à l'école.

## Qui sont-ils ?

La définition de l'illettrisme se réfère à la situation des personnes scolarisées qui ne maîtrisent pas, ou insuffisamment, la lecture, l'écriture et le calcul. Elles sont nombreuses, ces personnes, si l'on se fie aux enquêtes réalisées en 2000 (PISA) et 2003 (ALL).<sup>1</sup> La première portait principalement sur les compétences en lecture des jeunes de 15 ans, la seconde sur celles des adultes.

Quelque 20 % des jeunes de 15 ans en Suisse peuvent tout juste comprendre et interpréter un texte très simple. A l'autre extrémité, 30 % obtiennent de très bons niveaux de lecture. On estime à environ 16 % la part de la population de 16 à 65 ans (enquête ALL) pour laquelle un texte, même rudimentaire, posera d'insurmontables problèmes de compréhension. Cela représente quelque 800 000 personnes. Parmi elles, 365 000 sont nées en Suisse et y ont suivi l'école obligatoire. Genève, qui a détaillé les résultats de l'enquête ALL la concernant, parle de 50 % d'adultes ou de jeunes adultes qui ont de la peine à comprendre un texte simple.

En comparant ces résultats avec des études antérieures similaires, on constate qu'il n'y a pas eu de changement significatif en moyenne entre 1990 et 2003 chez les adultes suisses romands (alors qu'il y a eu une évolution positive en Suisse allemande). On relève tout de même une amélioration au niveau le plus bas ; en revanche le niveau supérieur s'est affaibli.

Les facteurs sont divers : « La formation initiale, la formation des parents, l'âge, le fait d'être homme ou femme, le fait d'être né en Suisse ou non, le fait d'avoir ou non la langue du test pour langue principale ou maternelle déterminent ensemble 30 % de la variation

1 • Respectivement, Programme international pour le suivi des acquis des élèves et Adult Literacy and Lifeskills. Les références sur les enquêtes PISA et ALL ainsi que sur d'autres documents, dont certains peuvent être téléchargés, sont disponibles sur [www.lire-et-ecrire.ch](http://www.lire-et-ecrire.ch).

des performances. Les 70 % restant relèvent de dimensions absentes de l'enquête, des dispositions individuelles pour une bonne part », selon ALL. « Si donc une information, vitale pour tous, doit être communiquée à la population, il faut impérativement emprunter d'autres canaux que l'écrit. D'une manière générale on peut craindre pour ces personnes qu'elles ne soient lourdement handicapées, à la maison comme au travail. »

ALL constate également que les compétences de lecture diminuent avec l'âge sans que cela soit lié à une différence de formation initiale. En d'autres termes, il se pourrait qu'on désapprenne faute d'entraînement. Autres informations déstabilisantes : ALL révèle les

moins bonnes performances des femmes en calcul, mais aussi en lecture, au contraire de ce que PISA avait relevé chez les jeunes de quinze ans.

Toutes les situations ne sont pas dramatiques. Certaines personnes s'accommodent mieux de leurs difficultés à lire que d'autres. ALL a montré que beaucoup d'adultes, bien qu'avec un niveau très bas, estimaient suffisante leur maîtrise de la lecture. C'est peut-être, selon les enquêteurs, que leur travail n'en exige pas tant. Pour d'autres, en revanche, c'est un calvaire et une atteinte grave à leur estime de soi.

## Palliatifs épuisants

On s'en doute, les difficultés à lire que rencontre une personne rejaillissent sur tout son parcours de vie. L'illettré est pénalisé dans son travail sa vie durant, non seulement dans la recherche d'un emploi, mais également, comme le souligne l'enquête PISA, « lorsque des formations continues deviendront nécessaires. Ce sont aussi les futurs citoyens qui se seront limités dans leur compréhension des enjeux de la société et dans l'exercice de leurs droits civiques. »

« On est moins que rien ! » s'exclame une apprenante. Si à Lire et Ecrire, on se refuse à parler de handicap, certaines personnes en situation d'illettrisme n'hésitent pas à utiliser ce substantif pour qualifier ce qu'elles ressentent. Elles s'efforcent et parviennent souvent à dissimuler leur problème ou ne le confient qu'à des proches ou des personnes de confiance. Pour pallier leurs lacunes, elles développent de multiples stratégies et astuces.

Si ces astuces ont le mérite de développer leur ingéniosité et leur capacité à la débrouille, elles ont aussi un coût :

Yverdon,  
Journée mondiale de  
l'alphabétisation 2008



on cache mais on ne diminue pas pour autant l'angoisse d'être démasqué, le stress face aux défis permanents de l'écrit, l'aspect pénible que constitue le fait de devoir « mendier » une aide à quelqu'un, de trop dépendre des autres et de craindre leur regard. Un apprenant me confiait un jour la terreur qui le saisissait lorsque le postier sonnait à sa porte : la perspective d'un document à signer déclenchait la panique. Ces palliatifs sont souvent dévoreurs de temps et d'énergie tant ils exigent de contournements, de détournements. Et le problème de base n'est toujours pas résolu, loin de là.

Vient un jour où cela ne suffit plus, où ces stratégies se révèlent trop déficientes, lorsqu'elles ne volent pas tout simplement en éclats. Des changements dans le cadre du travail, que ce soit le transfert à un autre poste, un licenciement et la nécessité de trouver un nouvel emploi, ou même un événement positif, comme une promotion qui confrontera la personne à de nouvelles exigences liées à l'écrit, ou encore, au sein de la famille, la nécessité de répondre aux besoins scolaires des enfants, aux échanges avec les prestataires de l'école ou des milieux sociaux, tous ces éléments peuvent bouleverser complètement l'environnement de l'adulte en difficulté et les accommodements qu'il s'était difficilement ménagés. C'est souvent lors de ces transitions qu'il décide d'entreprendre une démarche de formation.

## Faire plus

Il est difficile aujourd'hui de passer à côté du problème de l'illettrisme en Suisse. Les médias ont largement relayé les alertes des milieux spécialisés. Les pouvoirs publics se mobilisent sous la pression des associations, les patrons sont sensibilisés et certains agissent.<sup>2</sup> Mais le problème demeure.

L'Association Lire et Ecrire, qui propose des formations financièrement abordables et sensibilise l'opinion ainsi que les politiques à cette problématique, ne parvient que difficilement à attirer dans ses cours le public scolarisé en Suisse mais en grande difficulté face à la lecture, à l'écriture et aux maths de base. Cela malgré les *flyers* diffusés dans les lieux sociaux et professionnels. Un effet de la représentation que se font les victimes de leurs lacunes vécues comme des tares honteuses ? Elles le disent très souvent.

Si les enquêtes PISA et ALL dressent un portrait inquiétant de l'illettrisme en Suisse, si les témoignages sont parfois durs, il ne faut pas pour autant réduire les personnes illettrées à leur limitation. Cela d'autant plus qu'elles ont développé des savoirs et une expérience qui leur sont propres. Il nous faut être conscients, dans nos efforts pour améliorer leur compétence en lecture, que la société des savoirs tant promue, que la recherche de l'excellence par la concurrence et la compétition dont l'Occident s'enorgueillit peuvent receler en elles, par-delà les avantages qu'elles offrent, une forme de violence exercée contre l'humain et contre la civilisation. Une violence dont nous pourrions aussi être victimes un jour, nous nantis de l'écrit.

P.-A. C.

2 • A noter que, selon ALL, on ne constate pas de discrimination de la part des employeurs dans le financement de la formation continue à l'égard des gens de faibles compétences de lecture.

**Dino Buzzati**, *Le désert des Tartares*

Un jeune soldat, fraîchement promu officier, est affecté au Fort Bastiani, à une journée de cheval, croit-il, de son village natal. A la joie de la promotion se mêle chez le soldat la tristesse de quitter sa mère, tandis que s'installe d'emblée un sentiment diffus d'inquiétude. Plus l'officier chemine, plus le fort, enfin entrevu entre deux montagnes, se dérobe et il passe sa première nuit en route, avec un cheval fourbu, dans un paysage où nulle lumière ne perce, où nul cri d'oiseau ne déchire le silence. Il atteint enfin la garnison. Une attente étrange s'installe chez les soldats, les officiers, le commandant et grossit au fil des saisons, des années. Une menace plane, qui semble s'atténuer puis réapparaît. La garnison vit de cette menace. Est-elle dans les cerveaux et dans les corps, soumis au quotidien militaire réglé comme une vie parallèle qui rythme son propre temps dans le vide qui s'écoule ? Qu'y a-t-il au-delà des brumes, au-delà du désert, derrière les montagnes ? Et quel enfant face au vaste monde ne s'est pas posé cette première question existentielle ?

Devant le fort Bastiani, cette fine bande noire qui n'était pas là hier et qui semble bouger au loin, qu'est-ce ? Et cette lumière tremblotante, apparue au septentrion, au bout de la longue vue ? Plus que le récit d'une phobie militaire, c'est une énigme ontologique que Buzzati nous tend comme un miroir. Une parabole sur le surnaturel, sur le mystère de l'Univers, sur la trajectoire humaine où nul retour en arrière n'est possible. Derrière soi, les portes se ferment une à une à chaque âge de la vie, devant soi, elles ouvrent sur l'infini.

**Valérie Bory**

**Robert Silverberg**, *Le château de Lord Valentin*

C'est le livre qui m'a le plus fait rêver. Et qui me fait toujours rêver, bien que je le pratique depuis maintenant 25 ans. Avec un héros comme j'aime, droit et pur, se battant pour la vérité et la justice, et tout ça dans un univers magique et foisonnant, d'une poésie intense, qui enflamme l'imagination. Chaque fois que je m'y replonge, je me laisse emporter à nouveau par le mystère de Valentin, habitant de la planète Majipoor, qui se retrouve un beau matin privé de toute mémoire, et donc de tout destin, au milieu de nulle part. Ne sachant ni d'où il vient ni qui il est, il se lance alors dans une carrière de saltimbanque en compagnie d'une troupe de jongleurs itinérants, qui l'aideront peu à peu à retrouver la mémoire et à reconquérir à la fois son trône et son identité - car il est roi !

Racontée comme ça, au premier degré, l'histoire peut paraître un peu enfantine, mais c'est parce qu'elle nécessite, comme tous les romans initiatiques, une immersion totale, et, en même temps, une distanciation. On découvre alors que la quête de Lord Valentin pourrait bien être celle de toute l'humanité, à la recherche d'un Royaume originel oublié...

**Gladys Théodoloz**

# Lire demain

## Liseuses et téléphones mobiles

● ● ● **R.-Ferdinand Poswick osb**, Maredsous (B)  
*Directeur du centre Informatique & Bible  
 et de la Maison des écritures*

Les magazines d'information générale et spécialisée annonçaient pour 2010 la percée et la croissance des distributions de contenu sur des supports mobiles : téléphones « malins » (smartphone), liseuses (e-book), tablettes numériques (genre iPad), netPC en WiFi et autres. On disait même que les grands groupes de presse se surveillaient pour savoir quel serait le premier qui prendrait le risque de cesser la production du journal imprimé pour ne plus distribuer ses contenus qu'à travers des formats électroniques sur différents types de supports. C'est ainsi que M. Murdoch, le magnat australien de la presse anglo-saxonne, a lancé ce printemps un journal économique qui n'existe que sous forme électronique. Il s'agit évidemment d'un coup d'essai d'un très grand groupe de presse qui peut prendre le risque financier de créer toute une rédaction (60 personnes) pour ce faire. Mais même Informatique & Bible, notre petite unité au service de la Bible et de sa diffusion à l'ère électro-

nique, vient d'investir pour rendre son moteur de recherche *Knowhowsphere* compatible avec ces avancées.<sup>1</sup>

### L'avis d'Umberto Eco

Comme le dit très bien Umberto Eco dans le petit livre de dialogues qu'il a publié avec Jean-Claude Carrière : « Avec Internet, nous sommes revenus à l'ère alphabétique. Si jamais nous avons cru être entrés dans la civilisation des images, voilà que l'ordinateur nous réintroduit dans la galaxie de Gutenberg et tout le monde se trouve désormais obligé de lire. Pour lire, il faut un support. Ce support ne peut être le seul ordinateur. Passez deux heures sur votre ordinateur à lire un roman et vos yeux deviennent des balles de tennis. J'ai chez moi des lunettes polaroids qui me permettent de me protéger les yeux contre les nuisances d'une lecture continue de l'écran. D'ailleurs l'ordinateur dépend de la présence de l'électricité et ne peut pas être lu dans une baignoire, même pas couché sur le côté dans un lit. Le livre se présente donc comme un outil plus flexible.

» De deux choses l'une : ou bien le livre demeurera le support de la lecture ou bien il existera quelque chose qui ressemblera à ce que le livre n'a jamais

*Le livre électronique supplantera-t-il le livre imprimé ? Cette question en amène une autre : sur quelle base comparer les deux produits ? Car il ne s'agit pas d'une simple évolution des supports de l'écriture, mais bien d'un changement de paradigme culturel.*

1 • Désormais *Knowhowsphere mobile* permettra à la plupart des plates-formes de téléphones portables d'avoir accès aux importantes bases de données de la *Bible pastorale* de Maredsous et du *Dictionnaire encyclopédique de la Bible*.

cessé d'être, même avant l'invention de l'imprimerie. Les variations autour de l'objet livre n'en ont pas modifié la fonction, ni la syntaxe, depuis plus de cinq cents ans. Le livre est comme la cuillère, le marteau, la roue ou le ciseau. Une fois que vous les avez inventés, vous ne pouvez pas faire mieux. Vous ne pouvez pas faire une cuillère qui soit mieux qu'une cuillère. [...] Le livre a fait ses preuves et on ne voit pas comment, pour le même usage, nous pourrions faire mieux que le livre. Peut-être évoluera-t-il dans ses composantes, peut-être ses pages ne seront-elles plus en papier. Mais il demeurera ce qu'il est. »<sup>2</sup>

Si l'on peut être d'accord avec Eco pour ce qui est d'un écran d'ordinateur, aussi sophistiqué soit-il, son propos n'est plus tout à fait vrai dès lors que l'on peut prendre en main une tablette électronique, une liseuse électronique ou un téléphone portable à large écran. Le problème physique est donc résolu pour ce qui est de la lecture au lit, d'autant que les liseuses de tous types vont faire assaut de perfectionnements dans les mois qui viennent afin de tenter d'obtenir la meilleure part du marché. Probablement que les constructeurs tenteront alors de rejoindre également les besoins éventuels des plongeurs professionnels, ce qui rejaillira immédiatement sur les consommateurs qui veulent lire dans leur bain !

## Définitions

Mais, au fait, qu'est-ce qu'un *livre* ? Le *Petit Larousse illustré* (édition 2011) le définit comme un « assemblage de feuilles portant un texte, réunies en un volume relié ou broché ». Quant au *Petit Robert* (édition 2007), il le voit comme un « assemblage de feuilles

portant des signes imprimés... volume imprimé d'un nombre assez grand de pages ».

Intéressantes définitions. Dans la seconde, l'assemblage ne doit pas être relié ou broché pour constituer un livre et il y a une insistance sur le volume de feuilles assemblées ; un simple cahier de feuilles assemblées n'est pas un livre. Cette définition parle également de « signes imprimés » et non de « texte ». C'est mieux, mais insuffisant dans la mesure où l'on pourrait avoir un livre constitué seulement d'images.

Ce qui est certain, c'est que la définition du *Petit Larousse* contient un anachronisme étonnant : le « volume » (*volumen*) étant le parchemin, le collage de plusieurs papyrus ou papiers roulés qui a précédé le codex, apparu au tournant de l'ère chrétienne et qui est la vraie préfiguration de ce que nous appelons un livre. Mais depuis Gutenberg (Bible à 42 lignes de 1455), le livre est bien cet amoncellement ou assemblage de feuilles, numérotées pour constituer un ensemble clos, relié ou non.<sup>3</sup> Que les feuilles soient blanches ou qu'elles soient couvertes de signes ou d'images, d'ailleurs. Je possède un charmant petit livre, très joliment relié, sur le dos duquel on peut lire le titre, *Le livre des problèmes*. Vous l'ouvrez, vous le feuilletez : toutes les pages sont blanches. C'est un objet d'une grande sagesse !

On voit là que l'intérêt du livre est dans son caractère fini et clos : il représente une « unité logique » que, dans le monde informatisé, on appelle un *document*.

2 • *N'espérez pas vous débarrasser des livres*, Grasset, Paris 2009, 342 p.

3 • A l'origine, les feuilles imprimées étaient livrées sans reliure et c'était l'acheteur qui les faisait relier.

Tout ce que l'on a voulu transmettre se trouve là, dans un ordre séquentiel, la séquence totale pouvant courir sur plusieurs livres successifs (*volumes* - *anachronisme à nouveau !* - ou *tomés*).

## Un document

Ce qui change radicalement entre le livre séculaire et les nouvelles propositions de lecture se situe au niveau du type d'écriture qui est mis en œuvre et proposé à notre vision. Déjà au simple niveau de l'activation des neurones de la vision, on a pu montrer que le visionnement de données sur une feuille de papier ou sur un écran rempli de pixels provoquées par un courant électrique ne font pas jouer les mêmes mécanismes de vision.<sup>4</sup> Mais l'écriture électronique induit par sa nature même des formes différentes de transmission de l'information : le mode de communication, les contenus et le mode de réception s'éloignent de ce que l'on met encore sous le concept de *livre*. C'est pour cela qu'on parle plutôt de *données* ou de *documents*.

En effet, l'écriture électronique permet, sur une base unique (la logique binaire du courant qui passe ou ne passe pas) d'inscrire sur des supports compatibles avec cette écriture électronique, du son, de l'image et des symboles de tous genres. L'UNICODE, le code d'écriture planétairement accepté aujourd'hui, permet de représenter électroniquement des milliards de configurations

ou objets et, notamment, toutes les graphies de toutes les écritures existantes sur la planète (y compris plus de 40 000 caractères chinois). Sans compter la libre composition de pixels créant des images ou du son.

Un *document* ou des *données*, c'est donc une création humaine faite avec l'intention de communiquer à d'autres humains quelque chose qu'on veut exprimer, sans mots ou avec des mots, en utilisant ou non des symboles culturellement reconnus, comme le sont les caractères ou les pictogrammes d'une culture donnée.<sup>5</sup>

Ceci se fait sur la base des caractéristiques de l'écriture électronique. Celle-ci est arbitraire et programmée (elle n'a plus aucun lien ni avec la vue ni avec le son), mais également totalement contrôlée et validée. Elle est réversible en tous points et à tout moment, mais également très volatile et difficile à fixer dans la durée. La vitesse des manipulations de cette écriture tend à rejoindre celle de la lumière (c'est-à-dire une vitesse de très loin supérieure aux connexions les plus rapides dans le cerveau humain). Elle peut inscrire sur des surfaces de plus en plus réduites (échelle nanométrique, soit un millionième de millimètre) des volumes de plus en plus considérables (un téraoctet, par exemple, soit un milliard de gigaoctets ou milliard de milliards d'équivalents d'un caractère alphabétique, sur une surface moins grande que celle d'un livre de poche). Elle est universelle tant par l'adoption d'un seul code arbitraire (UNICODE) sur toute la planète, que par la possibilité d'inscrire n'importe quel type de données (image, son, symbole, température, etc.). Enfin, elle n'est plus linéaire et permet l'association de tout type de données en réseau (hypertexte, Internet, etc.).

4 • Cf. **Derrick de Kerchove**, *La civilisation vidéochrétienne*, Retz, Paris 1990, pp. 56-59.

5 • Cf., par exemple, **Michael B. Spring**, *Electronic Printing and Publishing. The Document processing revolution*, M. Decker, New York 1991, pp. 3-23.

On voit immédiatement que les potentialités théoriques de l'écriture électronique sont infiniment plus riches que la réduction opérée depuis des siècles par l'écriture en général, puis par l'écriture alphabétique en particulier et enfin par cette même écriture figée dans le processus de l'imprimerie. En contrepartie, l'écriture inscrite sur papier et le livre a l'avantage, pas encore atteint par l'écriture électronique, d'une certaine stabilité dans le temps. C'est elle qui a fait leur puissance en termes d'accumulation progressive de connaissances, dans ces mémoires monumentales que sont les bibliothèques et les archives.

## Maîtriser les outils

La stabilité de l'écriture électronique ne se trouvera pas dans une accumulation physique sur un support, mais, très probablement, dans la structure du réseau qui permet de stocker en permanence l'information en différents points de la planète, en diminuant ainsi le risque d'une disparition totale, accidentelle ou autre, des connaissances mémorisées sous forme électronique. Les réseaux deviennent ainsi la mémoire partagée d'une humanité interdépendante.

Le phénomène de mémorisation (plus fondamental dans la définition du livre que tous les autres aspects qui peuvent le décrire, de par le poids que ce mode d'accumulation de connaissances a constitué pour le progrès de l'humain-qui-pense) est donc en pleine mutation. La mémoire est en cours d'externalisation par rapport aux facultés biologiques humaines. De plus en plus, les humains vont recourir à ces mémorisations externes (exactement comme ils recourent à des lunettes pour suppléer à une vision biologique déficiente

- un autre type de prothèse à une fonction biologique). Ils devront fortifier leurs facultés de souvenir pour atteindre au bon moment les mémoires vraiment utiles.

L'habileté à naviguer sur un écran sera le trait du « lecteur » de la nouvelle génération. Celui-ci n'aura que l'embaras du choix tant en ce qui regarde le type de support, où il pourra chercher les éléments de mémoire dont il a besoin, que dans la masse incroyable de connaissances accumulées mondialement, rendue accessible par ces supports.

Personnellement, je pense que ce sont les téléphones mobiles qui seront vraiment le support universel de l'écriture électronique. Ces téléphones vont se rapprocher des *liseuses* et des *tablettes* tant dans leurs formes (format d'un livre de poche très plat, comme un portefeuille : le *portécran*) que dans leurs fonctionnalités (accès planétaire aux contenus des journaux et magazines, à tous les livres, à tous les programmes de télévision, accès payant « à la carte » ou à travers les abonnements aux opérateurs de communications électroniques).

Le changement culturel est tellement fondamental que toute comparaison avec la culture du livre imprimé est inadéquate. Il faudra se battre pour qu'une nouvelle génération maîtrise de façon intelligente les outils de la nouvelle culture de l'écriture électronique, mais ce ne sera pas en insistant sur la nécessité de lire encore des livres qu'on aidera les jeunes à maîtriser physiquement et mentalement cette nouvelle relation à la connaissance. On entre ici dans le débat pédagogique. C'est un autre chapitre.

**R.-F. P.**

# Sur les ailes des livres

## Des librairies non virtuelles

●●● **Valérie Bory**, Lausanne  
Journaliste

Spécialisés dans la vente de livres anciens et rares, du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle, Marc Agron Ukaj et sa femme Michelle Grossenbacher veillent sur 12 000 ouvrages, une galerie d'art, des tableaux anciens et modernes, des manuscrits, gravures, atlas anciens et autres merveilles, à la Librairie de l'Univers, au centre de Lausanne.

Que reste-t-il du métier de libraire aujourd'hui ? « Avec les ventes sur Internet, les gens perdent l'habitude de se rendre dans un endroit pour chiner, pour bouquiner. Il ne s'agit pas de dire "c'était mieux avant", car toutes les générations disent cela. Mais, à mon avis, un changement aussi important que la révolution industrielle est en train de se produire. Pour la première fois dans l'histoire, on peut accéder à tout, tout de suite et - là est la catastrophe - soi-disant gratuitement. Le téléphone est gratuit, l'iPad sera gratuit demain : l'agression commerciale commence là. » C'est pour une clientèle lettrée, mais aussi pour tel électricien, tel menuisier qui demande un livre sur l'ancienne charpenterie, que ce libraire, simplement qualifié, a mis en place un réseau presque secret de livres qu'on ne trouve pas facilement. Le livre épuisé, le livre rare, pas forcément cher, que le

libraire déniche pour un client ou l'amateur qui demande « trouvez-moi ce livre » s'inscrivent dans les lignes de son métier.

« Nous n'avons pas perdu notre clientèle parce qu'il y aura toujours des bibliophiles, des gens qui viennent voir des livres. Mais ce qui a été perdu irrémédiablement, c'est le moment passé dans une librairie plutôt que devant un écran : un moment où vous n'êtes pas seul, où vous rencontrez quelqu'un. On ne peut même pas avancer comme excuse que le livre est trop cher : nous vendons des livres d'occasion dans les bacs pour le prix d'un café. »

### Le livre, objet d'art

Un bibliophile est un lecteur, mais il cherche aussi à faire une collection de livres anciens, parfois d'incunables (des livres d'avant 1500). Ici, on trouve, en 20 tomes, l'*Histoire générale des voyages*, de l'Abbé Prévost, éditée au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, ou des livres illustrés par des peintres, Braque, Picasso, Chagall, des éditions originales. « Les gens achètent pour eux ou alors pour faire un cadeau qui sort du commun. »

*Il y a eu l'arrivée des grandes surfaces dans le marché du livre, puis la concurrence de la vente par Internet. Sans parler de l'avalanche des ouvrages imprimés et des demandes de plus en plus diversifiées des clients. Complexe, périlleux d'un point de vue financier, le métier de libraire n'est pas une sinécure ! Il exige connaissances pointues, passion et imagination certaine. Démonstration avec trois professionnels.*

Le monde de la bibliophilie est divers, entre ceux qui cherchent la reliure ancienne, la grande édition sur papier hollandaise, papier du Japon ou de Chine, les spéculateurs, les biblio-dépendants...

« Certains peuvent se payer tout et d'autres demandent de régler en trois ou quatre fois. » M. A. Ukaj feuillette un livre de poèmes de Rilke illustré par Palézieux : « Ce sont des eaux-fortes, sur un beau papier, numéroté, signé, avec son emboîtage. Si on l'achète, ce n'est pas pour lire dans son lit - sinon on prend un poche - mais parce qu'on a besoin d'avoir un bel ouvrage. » Pour cet amoureux des livres, passion qu'il transmet à ses enfants, jamais la bibliophilie n'a disparu. Le livre rare est l'objet par excellence qui a toujours gardé sa valeur.

Dans les librairies, on fait des rencontres inattendues. Comme ce Milanais venant régulièrement à la Librairie de l'Univers acheter des classiques grecs, latins, des bouquins sur la médecine et sur... les locomotives. « Le temps a passé, on voyait toujours ce monsieur très élégant. Un jour, chez une amie, j'ai vu au fond d'un couloir une photo de locomotive et j'ai dit : "elle est belle cette photo". C'était une peinture à l'huile et le tableau avait été peint par mon client. J'ai alors compris pourquoi il s'intéressait à des livres aussi différents. Ses lectures et ses recherches sont dans ses peintures. »<sup>1</sup>

Pour ce libraire, le livre ne peut pas mourir. « Une tablette iPad, c'est pratique en avion, mais on a besoin de savoir où l'on s'est arrêté dans un livre, mettre un garde-page, sentir l'odeur du papier. » Il pense aussi que « faire du grec, c'est un prétexte pour apprendre à réfléchir. Homère, transmis oralement puis retranscrit sur des papyrus, on le lit encore. Pourquoi ? Je rêve d'une maîtresse d'école qui dirait aux enfants :

aujourd'hui nous faisons une sortie, nous allons dans une librairie... C'est aussi bête que d'aller au zoo ! »

## Librairie comme chez soi

Présidente de l'Association suisse des diffuseurs, éditeurs et libraires, jusqu'au printemps passé, Sylviane Friederich exerce le métier de libraire depuis 40 ans. Elle constate : « Depuis les années '70, le métier a beaucoup changé. Surproduction éditoriale, lectorat différent, baisse du nombre des librairies et surtout vitesse de l'information, donc temps de vie du livre de plus en plus restreint. »

Longtemps à la Rue Couvaloup à Morges, aujourd'hui quelques centaines de mètres plus loin, en plein cœur de la cité lémanique, à l'enseigne de La Librairie, celle qui a connu la naissance du livre de poche, rendant accessibles les classiques, remarque que le libraire n'est plus le gardien du savoir. « Nous savions avant le lecteur quand tel livre allait sortir, maintenant le lecteur le sait avant nous ! Pourtant il y a beaucoup plus de livres qu'auparavant ! Pas un domaine n'échappe à l'édition, le lecteur a donc besoin plus que jamais d'être conseillé. »

La littérature contemporaine est en effet très médiatisée : « Un article de presse sort le mardi, le même jour on me demande le livre. Les gens veulent tout, tout de suite. » Et quand on sait qu'une rentrée littéraire, c'est plus de 700 titres, voire un millier, avec les livres étrangers... « Comment s'y retrouver ? » s'interroge S. Friederich. En outre, le public s'est fragmenté. « Les lecteurs de grandes surfaces ne vont pas dans les

1 • Arduino Cantàfora, peintre, écrivain, professeur à l'EPFL, puis à Mendrisio.

librairies : l'anonymat, le self-service leur conviennent », regrette la libraire. Heureusement, elle a la chance de travailler avec les gymnases. « Les étudiants doivent lire des classiques inscrits au programme. Je tiens à ce qu'ils puissent les trouver dans ma librairie, je tiens à ce qu'elle résiste. »

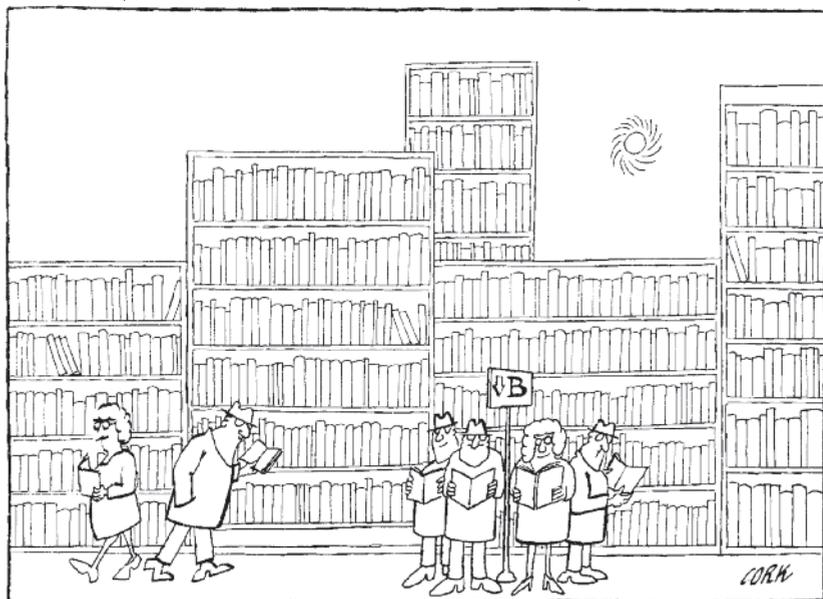
La grande différence avec les années '60-70 ? « La concurrence sans merci des grandes surfaces. » Et d'ajouter : « Le livre n'est plus protégé. » Ce qui signifie qu'avec le marché libre, les grandes surfaces font des prix d'appel très bas, qu'elles compensent avec les ventes d'autres produits. Le libraire, lui, ne vend rien d'autre, sauf parfois des tableaux, lorsque la librairie se double d'une galerie, comme ici. C'est pourquoi S. Friederich pense que le prix réglementé du livre est bénéfique.<sup>2</sup> Il est le garant d'une chaîne qui va de l'imprimeur jusqu'au libraire et à la bibliothèque et maintiendra des librairies de proximité. Elle reconnaît pourtant qu'« aujourd'hui, ce prix est trop élevé. Les distributeurs ont peu répercuté la baisse de l'euro ».

Pour elle, malgré les livres écrits vite faits sur une actualité de société, le rôle du libraire est toujours le même : recherche d'ouvrages, accueil, conseil, fidélisation des lecteurs. « Les gens disent qu'ils n'ont pas le temps de lire. Mais lire, c'est un choix. Ces mêmes personnes passeront deux heures devant la télé. Heureusement, toute une jeunesse a encore un modèle de lecture qui vient de leurs parents et fait perdurer cette

relation plus confidentielle avec une librairie. » Voilà pourquoi S. Friederich a aménagé une librairie qui ressemble plus à un grand salon, avec des tapis d'Orient et de jolis fauteuils dans des recoins. Les livres sont sur des tables, dans des armoires, posés dans des tiroirs ouverts, offerts à la lecture, dans un climat intimiste, qui donne vraiment envie de s'installer pour bouquiner.

## Une librairie autogérée

A Genève, la Librairie du Boulevard est restée depuis 36 ans une librairie autogérée, avec des salaires pareils pour tous. C'est une coopérative composée au départ de quelques personnes d'accord de se lancer dans un tel projet, raconte Béatrice, l'une des trois anciennes (32 ans de métier dans cette utopie vivante qu'est un commerce autogéré aujourd'hui).



2 • Voir à la p. 36.

Le choix des livres correspond toujours aux idées que le Kiosque du Boulevard (l'ancien nom) défendait à ses débuts : ouvrages sur le féminisme, l'écologie, les sciences humaines et politiques, le débat d'idées... « C'est possible, dans une grande ville », s'est dit un groupe d'amis, reprenant un kiosque situé au

Boulevard Georges Favon, afin de proposer des revues et des livres peu distribués en Suisse romande. Les 70 000 francs nécessaires au démarrage de cette aventure furent réunis grâce à des parts sociales. En 1975, le Kiosque du Boulevard naissait officiellement. Depuis, il a déménagé pour s'agrandir et est devenu la Librairie du Boulevard, dorénavant à la rue de Carouge.

Public de quartier, jeunes et anciens fréquentent la librairie. « Grâce à des fidèles clients, on n'a jamais été dans les chiffres rouges. On gagne peu, on ne fait pas de bénéfice et, s'il y en a, il passe dans les salaires. » La Librairie du Boulevard vit grâce à des lecteurs qui ne veulent pas voir disparaître une librairie alternative, cristallisant tout un état d'esprit né dans la mouvance des révoltes étudiantes et d'un changement de société.

Mais, depuis peu, la concurrence de la vente sur Internet se fait jour et la crainte de Béatrice est que « les gens ne viennent plus flâner dans les librairies, voir les livres qu'on a choisis. C'est plus facile pour certains d'appuyer sur un bouton pour commander un livre », se désole-t-elle. L'aventure n'est donc pas de tout repos. « On doit toujours se battre pour rester ce que l'on est, pour garder un niveau de qualité auquel on tient. »

**V. B.**

## Le prix du livre français en Suisse

La loi sur le prix unique du livre (un seul prix, obligatoire) a été acceptée par le Parlement suisse fin mars 2011. Elle fait l'objet d'un référendum et ne sera pas appliquée de sitôt.

Les opposants à la loi ? Des milieux de la grande distribution, l'UDC et le PLR, pour des raisons de libre économie de marché.

Les libraires, eux, approuvent la réglementation, conçue pour « sauver » les librairies de la concurrence des grandes surfaces.

En Suisse romande, 80 % des livres sur les rayons des librairies sont importés de France. La différence de prix d'un livre entre la France et la Suisse vient surtout de l'existence de prix imposés aux livres français chez nous.

Mais qui les impose ? Les grands diffuseurs-distributeurs (des filiales des grands éditeurs français) installés en Suisse. Ils importent de France et approvisionnent les libraires romands. Sorte de cartel en situation de monopole. On doute que la loi sur le prix unique du livre ait les moyens d'intervenir sur ces prix surfaits. Le surveillant des prix sera chargé « d'intervenir en cas d'abus », entendez de distorsion de concurrence. Quant à faire observer la loi pour les livres vendus sur Internet, on voit mal comment. Les accords de libre circulation internationale des biens seraient bafoués, selon les détracteurs de la loi.

En Suisse alémanique, le prix unique du livre a été abrogé en 2007, dans le courant néo-libéral ambiant. Quant aux Tessinois, ils n'ont pas d'importateurs obligés et s'approvisionnent librement chez les grossistes en Italie. Les pays qui nous entourent connaissent le régime du prix fixe, tout comme la France depuis 1981.

**V. B.**

**Peter Schaffer, *Equus***

Quand on m'a parlé d'évoquer un livre qui m'a marqué, j'ai éprouvé une sorte de malaise. Parce qu'en n'évoquer qu'un est très injuste. Beaucoup de livres m'ont touché, ému. Je me souviens de *L'île rose*, c'était en première ou deuxième primaire, le premier livre, selon mes souvenirs, qui éveilla en moi beaucoup d'émotion. Mais en ai-je été « marqué » ? Je ne saurais dire.

Maintenant que j'y réfléchis, je dirais que c'est une autre lecture, scolaire elle aussi, qui m'a « marqué ». C'était en anglais, la pièce de Peter Schaffer, *Equus*. Une histoire un peu bizarre d'un garçon qui crevait les yeux des chevaux et de la thérapie qui s'en suivait. J'avais été épaté de découvrir, dans une langue étrangère, qu'une histoire fictive avait pu me rejoindre avec autant de force. De cette intensité sont nés une fascination et un vif plaisir pour l'anglais qui m'habitent aujourd'hui encore. Je n'ai jamais voulu relire cette pièce, peut-être par peur de gâcher un souvenir très précieux. Comme lorsque j'avais revu un épisode de *Max la Menace* ou des *Mystères de l'Ouest* bien des années après... C'était perdu.

Je n'ai jamais eu l'occasion de remercier M. Walti, mon professeur d'anglais, pour son choix. Aujourd'hui peut-être...

**Bruno Fuglistaller**

**Etty Hillesum, *Une vie bouleversée***

La démarche d'Etty Hillesum, je la trouve exemplaire telle qu'elle l'a décrite. Elle adopte le genre du journal, le ton familier, lucide et sincère qui nous fait pénétrer dans son intimité. L'aventure de l'écriture l'amène à une introspection ; elle n'est pas une évasion, mais un effort pour se livrer malgré ses inhibitions, pour s'expliquer avec elle-même et, en définitive, pour s'accepter. Elle exprime en même temps le désir de partager avec les autres ses problèmes, ses doutes.

Y a-t-il dans ses déclarations comme une sorte de catharsis pour exorciser ses peurs, ses révoltes, ses déchirements qui seraient tellement légitimes ? Mais c'est par là qu'elle nous touche ! Comment rester debout, faire face malgré tout dans un temps et un pays où la vie et la mort sont en jeu chaque jour ? Elle dit aimer la vie malgré tout et la trouver riche de sens : la nature, l'art et la poésie avec Rilke. Au moment où elle pourrait se révolter contre le régime nazi, elle ne condamne pas les hommes parce qu'ils obéissent à un système qui les dépasse et les déshumanise.

Elle cherche inlassablement dans la méditation et la prière la force venue d'en haut. « De fait, ma vie n'est qu'une perpétuelle écoute au-dedans de moi-même, des autres, de Dieu. » Elle aurait pu vivre recluse, une vie d'intellectuelle, pourtant, elle s'engage dans l'action au service des autres, prête à soulager, à encourager. Elle parvient, malgré tout, à vivre libérée de la peur et en paix, en accord avec le ciel et la terre : « Je porte en moi la terre et je porte le ciel. »

**Françoise Gaud**

# Le sens de l'histoire

●●● **Pierre Gibert s.j.**

Professeur honoraire d'exégèse  
à la Faculté de théologie de Lyon<sup>1</sup>

*Une bibliothèque contient l'histoire, à fortiori lorsqu'il s'agit de la Bible dont l'écriture a « inventé » l'histoire et l'a insérée dans un projet divin, sujet à des interprétations diverses.*

La Bible impose d'emblée à son lecteur une *continuité historique*, plus précisément historique. Dès le début de la Genèse, une suite narrative s'apprête à courir sur une douzaine de livres, ceux-ci étant reliés entre eux par un jeu continu de transitions, le tout ne s'interrompant vraiment - mais non définitivement - qu'au terme du 2<sup>e</sup> livre des Rois. De cette histoire, le lecteur n'en aura d'ailleurs pas fini avec cette série première, puisqu'elle lui offre une suite en quatre autres livres : les livres d'Esdras et de Néhémie, et les deux livres des Maccabées. Si l'on tient compte en outre de la prégnance de l'histoire dans les livres prophétiques et dans nombre de passages de livres sapientiaux réfléchissant sur cette même histoire, il sera difficile de contester « le parti pris historique » de l'Ancien Testament (AT). Quant au Nouveau, il n'y a pas lieu d'insister, les quatre Evangiles et les Actes des Apôtres témoignant de façon immédiate du cours historique de leurs récits, les épîtres de St Paul se situant par ailleurs dans un contexte historique précis et présent.

## Le projet historien

Reconnaître dans la Bible - et à la Bible - ce considérable et dominant *projet historien* ne signifie pas prendre à la let-

tre ni pour argent comptant tout ce qui est rapporté. Une chose est un *ensemble* historique, autre chose la *vérité* historique.

La Bible est de son temps et de son espace : de ce Proche-Orient ancien qui, entre Mésopotamie et Egypte, puis dans la culture gréco-latine, n'écrivait ni même ne concevait l'historiographie comme nous la concevons aujourd'hui. Ainsi avons-nous appris et acquis, surtout depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, un *sens critique* des faits, des documents et des sources que l'Antiquité n'avait pas, même si ses historiens entendaient bien démarquer l'histoire des fables et des contes.

Mais quelles que soient aujourd'hui les relativisations que nous avons fait subir à l'historiographie biblique comme à l'historiographie ancienne en général, la Bible n'en continue pas moins d'être ce qu'elle est, *historienne* dans la variété même de ses genres littéraires où s'entremêlent le légendaire et l'historique, le héros d'épopée et le roi misérable, le mythe et la parabole. Cela étant, le *projet historien biblique* demeure, avec l'importance de son dessein d'ensemble et la force de son intentionnalité.

1 • Pierre Gibert a été directeur de la revue *Recherches de sciences religieuses* de 1998 à 2008. Il est l'auteur de nombreux ouvrages sur la Bible.

En tout cas, lorsqu'advint le Christ et que son Evangile prêché à travers l'Empire romain fut reçu dans d'importants groupes, tant juifs que païens, c'est bien à cette « histoire » qu'il fut demandé confirmation de la vérité, et de l'un et de l'autre : Jésus annoncé par les Prophètes ; préfiguré dans les grands personnages des Ecritures ; ses actions confirmées par un certain nombre d'évènements de l'histoire d'Israël. Tout ceci rendrait non seulement recevable mais nécessaire l'histoire multi-séculaire rapportée dans ces Ecritures que le Christ était venu accomplir.

## Invention de l'histoire

Ainsi, et malgré les difficultés que ne manquèrent pas d'éprouver un certain nombre de générations chrétiennes à la lecture de ces faits du passé, différentes relectures de l'histoire devaient se mettre en place pour l'intelligence même de la vérité du Christ et de tout ce qu'il apportait à l'humanité.

Dans la mesure où le christianisme peut être conçu comme une « religion de l'incarnation » et sa théologie fondée sur son principe même, l'histoire ne pouvait qu'avoir une prégnance forte. Et c'est précisément ce qu'allaient mettre en valeur et en place pour quelques siècles les Pères de l'Eglise. Puisant dans cette historiographie biblique, ils s'ingénierent à donner à l'histoire générale une sorte de plan, sinon de programme, pour ces temps qui étaient certes les derniers, mais encore à venir pour une durée incon nue, jusqu'à la Parousie.

C'est dans ce sens, avec les difficultés que nos exigences historiennes nous font éprouver aujourd'hui à la lecture de la Bible, que nous pouvons parler d'une « invention biblique de l'histoire », une

« invention » qui devait marquer l'Occident chrétien depuis saint Augustin surtout, jusqu'à la fin du Moyen Age. Car au moment de la Renaissance et surtout au XIX<sup>e</sup> siècle, le modèle biblique de l'histoire se trouva mis en question, puis oublié dans son rôle historique d'éveil et de structuration de la conscience occidentale, européenne en particulier.

Cet oubli moderne ne doit pas faire négliger ce que la perception biblique de l'histoire a apporté à cette conscience. On se doit de ressaisir le pouvoir qu'a eu l'invention biblique de l'histoire, non seulement dans la chrétienté comme telle, mais dans une conception plus générale de l'histoire, à côté des modèles gréco-romains.

Pourtant, aux tout premiers siècles du christianisme, la Bible et son modèle historique furent difficilement acceptés : les chrétiens d'origine païenne étaient en effet peu enclins à substituer aux « mythes », aux « légendes » et aux récits de bataille dont débordait leur histoire, ceux qu'on leur transmettait à travers l'AT et qui leur apparaissaient guère différents quant à la forme sinon au fond. Il ne faudra pas moins du génie d'Origène et de quelques Pères de l'Eglise pour jouer de l'*allégorie* empruntée au modèle grec, afin d'exorciser des fantasmes historiques trop communs. C'est à ce prix qu'on put pourvoir les « vieilles histoires » bibliques d'une signification christique et donc chrétienne recevable.

On se tromperait pourtant si on réduisait alors l'intelligence de l'histoire biblique à une allégorisation systématique, aussi dominante fût-elle dans les commentaires patristiques et médiévaux comme dans l'art. Quelque attention à l'historiographie des quinze premiers siècles du christianisme laisse reconnaître, en Occident en particulier,

### Pierre Gibert :

*Comment la Bible fut écrite. Introduction à l'Ancien et au Nouveau Testament*, Bayard, Montrouge 2011, 162 p.

*L'invention critique de la Bible, XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Gallimard, Paris 2010, 377 p.

*La Bible. Le Livre, les livres*, Gallimard, Paris 2000, 160 p.

le modèle biblique. C'est ce modèle qui, précisément, a modelé le sens historique des générations chrétiennes, jusque, parfois, à lui fournir des schèmes tant pour construire les récits que pour juger des personnages et des événements.

## Lectures temporelles

Ainsi, dès le XI<sup>e</sup> siècle, la traduction en islandais du 1<sup>er</sup> livre de Samuel inspirera les moines locaux dans leurs « recueils » et rédactions des fameuses sagas. Un peu plus tard, certains chroniqueurs de l'histoire de St Louis, quelque peu embarrassés par le modèle trop particulier du rapport du Christ à la royauté, mettront en valeur la sainteté héroïque de leur roi à travers la figure et le destin de Josias.

Mais c'est surtout la structuration du *temps historique* qui se fera selon de grandes périodes ordonnées à partir de l'historiographie biblique, et modelées sur elles. Certes, le procédé peut paraître aujourd'hui artificiel et plus ou moins arbitraire, impliquant une lecture « re-constructiviste » des livres bibliques et de leur continuité. Mais dans la mesure où l'histoire est aussi intelligibilité, et pas seulement narrativité multiforme et indéfinie, les historiens patristiques et médiévaux reconnaissaient dans l'histoire vétérotestamentaire des modèles de cette intelligibilité de l'histoire que l'avènement du Christ leur imposait.

Ainsi, découpèrent-ils le temps historique en sept grandes périodes, selon les sept jours de la création, en fonction d'une symbolique des chiffres dans laquelle le chiffre sept représentait une perfection, quitte à ne point s'entendre sur la répartition des données. En effet, la question se posait inévitablement : en ce temps présent, qui est celui du

Christ ressuscité, est-on parvenu au septième jour, ou ce septième jour est-il encore à attendre comme correspondant au temps de la Parousie ?

Quoiqu'il en soit, le découpage des six premiers jours recouvrait toute l'histoire du monde et de l'humanité. Après quoi, il suffisait de reprendre la synthèse vétérotestamentaire jusqu'aux livres des Maccabées, pour distribuer ces grandes périodes et aboutir à l'avènement du temps du Christ et de l'Eglise. Pour cela, les lectures apocalyptiques, en particulier celles de la succession des empires selon le livre de Daniel (Dn 7-9 ; 11...), permettaient de normaliser ces découpages périodiques qui aboutissaient inévitablement au Christ.

Le sens de l'histoire, ainsi inspiré de la Bible et de ses modèles repérés à travers ses livres historiques, puis confirmés dans la littérature apocalyptique et le Nouveau Testament, allait marquer pour des siècles la chrétienté. Il est toujours intéressant de retrouver dans les grands ouvrages historiques chrétiens, depuis celui d'Eusèbe de Césarée au IV<sup>e</sup> siècle, les utilisations plus précises des grands épisodes et des grands personnages bibliques pour narrer et organiser l'histoire contemporaine. Pour les rois, notamment, certains modèles bibliques n'étaient jamais loin, et quelque sensibilité à la chose permet aujourd'hui encore, à travers les histoires des rois, même par-delà le Moyen Age, de percevoir les modèles bibliques.

Mais il ne s'agissait pas seulement de schémas littéraires ; il s'agissait aussi de juger des personnes et leurs actions en rappelant des exemples qui ne pouvaient que transcender les époques et les lieux. Ainsi ne craignait-on pas, au temps de la monarchie, jusqu'à la veille de la Révolution française, d'évoquer les rois bibliques ou certains héros, tels Moïse ou Josué, et de les rapprocher

de personnages contemporains. Ou encore, les révolutionnaires qui, en 1794, décidèrent de détruire la galerie des rois de la façade de Notre-Dame de Paris, crurent sans doute inscrire leur geste dans l'abolition de la royauté française, ignorant apparemment qu'il s'agissait des rois de l'AT. Mais là où ils ne se trompaient pas, c'est que cette galerie portait la symbolique d'une royauté qui évoquait aussi le modèle français... qu'elle contribuait ainsi à justifier.

Ainsi se forgea un esprit historien dans la chrétienté européenne, jusqu'à ce que la critique historique prît un tour nouveau à la fin du Moyen Age, puis à la Renaissance. Le XVII<sup>e</sup> siècle finissant se chargera de pousser cette critique jusqu'à la rigueur d'analyse de tous les documents reçus du passé. L'exigence de vérité et donc de véracité dans l'histoire prendra progressivement le dessus, atteignant l'historiographie biblique, notamment par ce qu'on appelle l'exégèse historico-critique.

## Humaine et divine

Pourtant il ne faudrait pas tout ramener à une rupture sans retour avec la vérité historique acceptée jusqu'ici, même s'il n'est pas question de reprendre au pied de la lettre une histoire qui ne pouvait que dépendre des limites des moments où elle fut construite et rédigée.

Pour cela, deux registres historiques doivent être distingués. Tout d'abord, celui du *narratif composite*, plus ou moins légendaire, limitant la « vérité historique » à l'intérieur de l'AT, et donc la véracité apparente de l'historiographie biblique. Puis celui d'une *symbolique de signification*, qui permet de prendre acte de l'exigence historique du corpus biblique dans sa portée visionnaire, théologique, spirituelle et

morale. Car si Israël a voulu écrire son histoire en faisant consciemment de l'histoire, c'est qu'il en allait de sa foi et de ses perceptions corrélatives de l'humanité, du temps, de l'espace et surtout de son Dieu. Autrement dit, Israël ne pouvait concevoir sa propre aventure religieuse, spirituelle, mystique que dans un chemin d'histoire borné par de grands événements repères et en des lieux d'évocations où il pouvait reconnaître l'expression de la volonté de son Dieu, toujours adressée à lui comme elle l'avait été à ses ancêtres.

Peu importe ici ce qu'on demande depuis toujours à l'histoire : la vérité selon l'ordre d'une certaine objectivité. Car il s'agit de bien davantage, d'une intelligence de la foi qui est expérience d'homme et d'humanité, c'est-à-dire d'êtres immergés dans une histoire qui les définit et dont ils ne peuvent s'abstraire, fût-ce pour rencontrer Dieu. Et c'est avant tout le sens historique - et historien - de l'AT qui, en traçant un chemin d'histoire depuis les origines, dit ce rapport de l'homme à Dieu dans sa quête de Dieu, et, réciproquement, le rapport de Dieu à l'homme dans sa quête de l'homme.

C'est pourquoi cette histoire se présente - et se veut - aussi humaine que divine, jusque dans ces limites qui gênent parfois notre science de modernes. Mais l'intelligence chrétienne comme l'intelligence juive de la foi et de Dieu tiennent exclusivement à ce sens de l'histoire. Aussi, quand « les temps furent accomplis », lorsque les bergers puis les mages furent un jour conviés à reconnaître un enfant nouveau-né, c'était bien dans une histoire, la leur et la nôtre, qu'ils le reconnurent. Dans cette histoire en laquelle, comme croyants, nous continuons de le confesser.

P. G.

# Deux manières de voir

●●● **Guy-Th. Bedouelle o.p.**, Angers (F)  
*Recteur de l'Université catholique de l'Ouest*

*Un grand éditeur parisien vient de lancer une collection : l'amateur est invité à acheter un livre accompagné du DVD du film qui en est tiré. Parmi les premières propositions, Joseph Conrad, Jean Genet, Pierre Mac Orlan, Marguerite Yourcenar... L'idée est bonne et potentiellement inépuisable, tant les liens sont étroits et nombreux entre littérature et cinéma.*

Les relations entre le 7<sup>e</sup> art et la littérature sont en principe à sens unique car le cinéma, à la recherche d'histoires à raconter, s'appuie sur l'écrit et non l'inverse. On peut penser à quelques exceptions d'écrivains cinéastes, dont il est difficile d'affirmer si l'un précède l'autre. Ainsi Jean Cocteau joue-t-il entre ses propres pièces de théâtre et ses films. Marguerite Duras entremêle aussi les deux arts. Son œuvre littéraire doit beaucoup au découpage cinématographique, et ses films, en particulier par l'usage de la voix off, ont bien quelque chose de littéraire. Il y a un va-et-vient littéraire et cinématographique autour de *India Song* (1974) : inspiré de deux textes de Duras, ce film incantatoire devint ensuite un livre. Il y a même le paroxysme du *Camion* (1977) dans lequel Marguerite et Gérard Depardieu lisent autour d'une table un scénario qui parlerait d'un camion dans un paysage de Beauce ou d'ailleurs. Mais on ne verra ni le camion ni le paysage. On est alors en droit de penser qu'il ne s'agit là ni de littérature ni de cinéma, mais d'un objet artistique non identifié. D'habitude, les choses sont plus simples. Les réalisateurs s'emparent d'un roman qu'ils traduisent en scènes, en images et en dialogues, si possible avec des acteurs aimés du public. Les romans policiers, qui aussi sont de la littérature, sont les plus aptes à une

transposition cinématographique, puisqu'ils fournissent un des éléments les plus précieux du cinéma : le suspense, comme par exemple chez Georges Simenon dont les courts romans ont été très utilisés.

La littérature romanesque anglaise du XIX<sup>e</sup> siècle ou d'un peu plus tard se prête également bien à cette adaptation, avec ses intrigues amoureuses sur fond de description sociale, comme c'est le cas pour les œuvres de Thomas Hardy, de Jane Austen ou de Charles Dickens. En France, Stendhal, Balzac, Hugo, Zola et même Flaubert sont les préférés des scénaristes. Chaque littérature nationale a ses classiques romanesques : pensons en Allemagne à *Effi Briest* (1974), le roman de Fontane que Fassbinder tourna, ou, en Italie, à Visconti avec *Senso* (1954) ou *Le Guépard* (1963). En Pologne, Wajda s'est inspiré systématiquement de toute la littérature nationale, jusqu'à affronter le défi que représente le roman en vers de Mickiewicz, *Pan Tadeus* (1999), tellement particulier que je ne crois pas que ce beau film ait été diffusé hors des frontières polonaises. Manoël de Oliveira fait la même chose pour la littérature portugaise, y compris avec les prédications du Père Vieira, un jésuite du XVII<sup>e</sup> siècle...

Parfois, l'adaptation d'un texte ancien est située à l'époque contemporaine, ainsi fit Bresson avec quelques pages de Diderot (*Les Dames du Bois de Boulogne*, en 1945) ou plus récemment Christophe Honoré avec la *Princesse de Clèves*, dont les joutes amoureuses se déroulaient dans un lycée parisien (*La belle personne*).

Bref, depuis l'emblématique *Autant en emporte le vent*, de Margaret Mitchell, une des premières superproductions, qui obtint l'Oscar en 1940, devenue film-culte pour les uns et « terriblement datée » pour les autres, littérature et cinéma s'enrichissent l'une l'autre. Il n'y a pas de doute en effet que le film ou le téléfilm suscite une curiosité de bon aloi pour les textes qui s'en inspirent. On ne peut que s'en féliciter et le constater rien qu'à voir les vitrines des librairies au moment de la sortie d'un film adapté d'un livre.

## Deux voies, une voix

N'y a-t-il pas pourtant une irréductibilité de chacun de ces deux arts ? Si on le conçoit assez bien de la poésie, ne doit-on pas considérer que certains livres ne peuvent être transposés sans une perte de leur substance même ? Il ne s'agit pas en effet seulement de raconter une histoire avec des images, mais, sous peine de trahir l'œuvre originale, d'arriver, par des moyens totalement différents, techniquement bien plus lourds, à faire entendre un style, une voix, une manière - si on veut parler le langage de la peinture - à nul autre pareils, et qui, pour cela même, disent quelque chose d'unique. Je prendrais des exemples dans la littérature française en relevant quelques films où le réalisateur a pu, sans se renier, faire entendre la voix d'un écrivain.

Le cas de Claudel est particulier puisqu'il s'agit d'œuvres théâtrales. Mais précisément, le cinéma se voulant tout autre chose que du théâtre filmé, il fallait trouver une approche différente. Si Rossellini peut filmer en 1954 l'oratorio *Jeanne au bûcher* dont Honegger a composé la musique, c'est parce qu'il l'avait monté d'abord en spectacle lui-même avec un grand déploiement d'imagination.

Pour *l'Annonce faite à Marie*, Alain Cuny, qui avait longtemps joué la pièce de Claudel, en fait le sujet d'un film en 1991. Son choix est radical : il s'agit d'une appropriation personnelle où abondent les images insolites et belles et où les acteurs, choisis pour leur physique, sont post-synchronisés avec des voix qui ne sont pas les leurs. Peut-être est-ce là une autre œuvre, mais elle est magnifique et rejoint le propos de Claudel de l'intérieur !

Quant au *Soulier de satin*, avec ses différentes *Journées* et son texte surabondant, il ne semblait pas pouvoir être transposé à l'écran. Manoël de Oliveira a relevé le gant et a proposé en 1986 une œuvre qui dure presque sept

Marguerite Duras et  
Gérard Depardieu, dans  
« *Camion* »



heures : il a choisi l'artificialité du décor que Claudel semble induire de ses indications de scène, et des longs plans fixes, comme pour polariser l'attention sur la parole du poète et non pas sur les corps.

On sait que le génie de Proust est d'avoir, par le flux maîtrisé de sa phrase, fait entrer la littérature dans une ère nouvelle, où le récit est inséré comme dans une tapisserie ou comme dans une symphonie. Volker Schlöndorff s'est attaqué à *Un amour de Swann* (1984), honorable tentative qui ne captait rien du mystère proustien. C'était impossible, pensa-t-on. Et puis Raul Ruiz, en 1999, a osé s'en approcher dans *Le temps retrouvé*, par la fluidité de la caméra et les techniques visuelles, par les mouvements des acteurs et par une grâce exceptionnelle de la mise en scène.

## Bernanos

Prenons enfin le cas de Bernanos, dont les romans transmettent quelque chose de l'affrontement chrétien avec le Mal. Plusieurs réalisateurs ont voulu assumer ce message. Bresson d'abord, qui choisit avec le *Journal d'un curé de campagne* d'en transmettre la douleur et la joie. Bien que n'ayant pas encore fixé les règles exigeantes du « cinématographe », Bresson suit scrupuleusement le texte et accentue la dimension d'écriture : le cahier d'écolier du jeune prêtre d'Ambricourt et ce qu'il y compose devant nous en sont le fil conducteur. Déjà, c'est la rigueur du détail et le respect minutieux de l'œuvre qui permettent la fidélité. On a là un exemple de cette symbiose possible de la littérature et du cinéma. Bresson fera de même avec *Mouchette* (1967) en choisissant la musique du *Magnificat* de

Monteverdi pour faire jaillir une espérance du terrible drame de Bernanos.

*Le Dialogue des carmélites* (1960), tourné par Philippe Agostini et le P. Bruckberger, n'arrive pas à faire résonner assez profond la conscience déchirée de sœur Blanche de La Force. Et puis est venue l'adaptation de *Sous le soleil de Satan* (1987) par Maurice Pialat, qui a réussi à communiquer par ses paysages bouchés, par la lourdeur du personnage du prêtre que joue Gérard Depardieu, par le mystère de Sandrine Bonnaire qu'il avait découverte cinq ans auparavant, ce que l'écriture de Bernanos transmet du mal, de la solitude et de la foi.

Bien sûr, les plus difficiles des romans de Bernanos, *La Joie*, *Monsieur Ouine*, *l'Imposture*, n'ont pas été adaptés. Peut-être, en effet, certaines œuvres ne peuvent être transposées : pensons à Julien Green, à Julien Gracq, qu'il ne faudrait pas défigurer. Mais ce bref aperçu peut nous faire penser que cela n'est point le génie propre des deux manières de voir qui en est la cause, mais bien plutôt de n'avoir pas encore trouvé de cinéaste qui puisse l'intégrer dans son univers et en faire à son tour une œuvre d'art à la fois originale dans la facture et fidèle dans l'esprit.

**G.-Th. B.**

# Le désir de foi

## Musset

Depuis une dizaine d'années, l'auteur, professeur de littérature et écrivain, focalise sa réflexion sur le sens spirituel de l'expérience littéraire. Avec ce nouvel ouvrage, il nous entraîne dans l'aventure peu banale qu'a été le parcours rapide et vite consommé de Musset, « poète romantique ».

L'âge romantique, souligne-t-il en commençant son étude, est, aux points de vue psychologique, moral, esthétique et religieux, le temps de la première personne, le temps du *Je*. Les penseurs romantiques veulent faire la part de toutes les composantes de l'être et admettent la possibilité d'une ontologie du sentiment. La structure du moi romantique étant donc par nature contradictoire, elle entraîne ce moi dans des polarités si différentes qu'il ne parvient jamais à établir un état d'équilibre.

Sur ce point, Musset présente un cas de romantisme pur : il vit tendu entre des pôles inconciliables (tragique, joyeux, pur, impur, sublime et impuisant), là où l'écartèlement est le plus vif. Et l'on voit comment son œuvre est traversée par deux aspirations contraires : celle qui fait de l'écriture un jeu et celle qui exige une sincérité absolue.

Comme tous les romantiques, il a besoin de foi. Mais l'objet de cette foi lui importe peu ! Poésie, contes, théâtre... Il fait feu de tout bois. Certains ont trouvé que ses contes ne sont que de charmantes variations sur du rien... mais c'est justement ce rien que le poète sonde, car ce rien lui semble sources infinies, fontaines narratives où gît peut-

être le mystère du cœur. Il est fasciné par l'ombre, par les extrêmes qui se jouxtent et son écriture fonctionne avec une grande rapidité : des sauts, des gambades, des enjambées qui pourraient tenir de ce qu'on a pensé être une forme d'épilepsie, laquelle a été attestée par ses biographes. Musset est joueur, en amour et aussi en politique. Il croit en la liberté, au hasard. Il risque et recherche le vertige, mais au sein d'un cadre rigoureux et stable.

Son théâtre lui a valu le succès. Il aurait voulu qu'il soit le reflet intime de son être. « Ma vie est si bizarre et il y a un tel désaccord entre mon cœur et ma tête, ou pour mieux dire, entre moi et mes actions, que j'ai été forcé de m'habituer depuis longtemps à avoir ma pensée dans ma poche et à ne l'en tirer qu'en rentrant chez moi. »

Tout chez Musset est relié à l'amour, mais l'homme disséminé qu'il est ne peut se reconnaître dans une vision unique de l'homme et de Dieu. Tout incroyant qu'il soit, il n'en poursuit pas moins un dialogue avec la figure du Christ et, dans *La Confession d'un enfant du siècle*, il prend ses distances avec les antagonistes du Christ. Il interroge sans cesse les raisons que son époque pourrait avoir de nouveau pour espérer, pour tenir face à ce qu'il nomme le vide de Dieu. Il y a en Musset un besoin de croire et il n'y parvient pas. Entre le « pas encore » et le « déjà plus », il a passé sa vie entre les saveurs des commencements et l'amertume des lendemains.

**Marie-Luce Dayer**

**Emmanuel Godo,**  
*Une grâce obstinée.*  
Musset, Cerf,  
Paris 2010, 218 p.

## ■ Littérature

**Jérôme Ferrari**  
***Où j'ai laissé mon âme***

Actes Sud, Paris 2010, 154 p.

Ce livre est le feu même, qui brûle dès les premières lignes. Il est grave, il secoue, il bouleverse, porté par une écriture incandescente. Il retrouve les grandes interrogations de la littérature, quand elle s'intéresse à l'être humain plutôt qu'à son nombril.

Le roman s'ouvre sur l'adresse d'un ancien lieutenant de l'armée française en Algérie à son capitaine : « Je me souviens de vous, mon capitaine, je m'en souviens très bien, et je revois encore distinctement la nuit de désarroi et d'abandon tomber sur vos yeux quand je vous ai appris qu'il s'était pendu. » Prologue de tragédie, proféré quelques dizaines d'années plus tard, on ne sait pas quand exactement, sinon que les attentats terroristes ont commencé à ravager l'Algérie. Des pages serrées comme le poing, qui disent dans un même souffle l'amitié et la haine, l'incompréhension et la révolte. Parce que rien n'est simple dans ce roman. André Degorce, le capitaine, a fait partie de la Résistance. Il a été arrêté et interrogé, déporté à Buchenwald quand il n'avait pas vingt ans. Il a fait partie ensuite des troupes françaises en Indochine. C'est là qu'il a rencontré le lieutenant Horace Andreani, l'homme qui l'interpellerà après tant d'années. Compagnons d'armes et de désastre, après la défaite de Diên Biên Phu et les camps de rééducation imposés aux vaincus.

Le récit se déroule en trois journées, les 27, 28 et 29 mars 1958. Degorce vient d'arrêter Tarik Hadj Nacer, dit *Tahar*, le Pur, le chef de la rébellion. Il est fasciné par cet homme tout entier à sa cause et indifférent à son destin qui mourra pendu. A chaque jour, en appui du récit, un monologue de remémoration par Andreani. A chaque jour, en ouverture du chapitre, une référence biblique : la Genèse, l'Évangile de Matthieu, celui de Jean.

Des mots qui paraîtront anachroniques à beaucoup aujourd'hui. Par la force et la profondeur de son récit, Jérôme Ferrari leur restitue leur part d'éternité.

Daniel Cornu

**Jacques Mercanton*****La Sibylle****Nouvelles*

L'Aire, Genève 2010, 212 p.

Les huit nouvelles qui composent ce livre ont paru en 1967, puis furent remaniées à l'occasion de la publication des œuvres complètes de l'auteur en 1980. C'est à cette époque que je les ai lues et appréciées. Trente ans après, elles me reviennent et je les ai relues avec autant de plaisir, retrouvant le climat qui m'avait séduite alors.

Il faut dire que l'art de Mercanton est si ciselé, si raffiné, si délicat qu'il ne peut que vous entraîner à sa suite, et ainsi vous plongez avec l'auteur, qui voyage en Italie, dans un monde plein de mystères, de secrets, de souffrances aussi. L'Italie de ce temps-là n'est pas celle d'aujourd'hui... Il semble, selon l'auteur, que les êtres qu'il côtoyait dans ses voyages, en des lieux un peu retirés, loin des grands centres urbains, se livraient dans leur vérité : la plupart d'entre eux déclassés d'une manière ou d'une autre, marqués par des événements du passé dont l'étranger ne mesure pas toujours l'importance. Si les héros de ces nouvelles s'ouvrent et se révèlent, le voyageur ne le fait jamais. Mais, dit le préfacier, les personnes rencontrées ont dû sentir chez le dit étranger cette difficulté à vivre qui l'habitait, et la conscience d'un destin commun les a unis.

Mercanton possédait un art de la concentration pour évoquer « tout un monde peuplé de femmes hallucinées, d'érudits inconsolables ou résignés et de jeunes gens égarés : une Italie de poète où il est bon de retourner, le temps d'une lecture. » C'est ce que j'ai fait et que je vous conseille de faire aussi.

Marie-Luce Dayer

**Colette Nys-Mazure**

***L'eau à la bouche***

Poésie, ma saison  
DDB, Paris 2011, 152 p.

L'auteure se demande en ouverture si, après les horreurs des camps de concentration et les génocides, il est encore possible d'écrire de la poésie. Plus que jamais ! s'exclame-t-elle. Dans notre monde mécanisé, robotisé, informatisé à outrance, la poésie est une urgence.

Dès sa plus haute enfance, comme elle le dit, elle a aimé la poésie et elle a entraîné dans son sillage ses enfants, ses élèves, ses étudiants et ses stagiaires. En nous offrant ce livre, elle se fait plaisir... Elle nous invite à savourer avec elle une trentaine de poètes allant du Moyen Age à nos jours. Une brève présentation du poète ou de la poétesse, un survol analytique, puis le poème choisi nous attend. Heureux, comme Suisses, de rencontrer Anne Perrier, Georges Haldas, Philippe Jaccottet. Les Canadiens y retrouveront les leur, les Belges aussi. Quant aux Français, ils ont bien sûr, la place d'honneur.

J'ai souri en lisant Vicensini et ses « jamais et toujours ». François Emmanuel et son clin d'œil à sa mère défunte m'a émue. André Marie Chénier m'a rappelé ma jeunesse et j'ai eu envie d'accueillir Achille Chavée. Si vous aimez la poésie et que, comme André Schmitz, vous ne la voyez que de dos, faites un petit effort, lisez ce livre, vous en serez ravis.

Marie-Luce Dayer

## Spiritualité

**Philippe Charru**

***Quand le lointain se fait proche***

La musique, une voie spirituelle  
Seuil, Paris 2011, 302 p.

Ce livre passionnera celles et ceux qui ont une culture musicale au-dessus de la moyenne. Dans un style très dense qui exige une attention de chaque instant, le double Premier prix (orgue et analyse) du Conservatoire de musique de Paris analyse avec minutie les pièces musicales les plus difficiles du répertoire occidental, du plain chant au Moyen Age jusqu'à Schoenberg,

en passant par les incontournables Vêpres de la Vierge de Monteverdi, Schütz, Charpentier, *L'art de la fugue* de Bach, *Tristan et Isolde* de Wagner.

Ces analyses baignent dans l'expérience poétique la plus profonde où se rencontrent, autour du poète suisse Philippe Jaccottet, Hugo de Hofmannsthal, Rilke, Jean de la Croix, Hölderlin, Baudelaire, Apollinaire, Yves Bonnefoy.

La difficulté de lecture ne mériterait pas une recension dans *choisir* si le propos proprement spirituel ne se dégageait clairement : la *voie spirituelle*, dont parle le sous-titre, ne se cache pas dans les notes mais dans le son ; elle ne s'ouvre que par une qualité d'écoute où le corps de l'auditeur résonne avec le rythme. Le rythme - l'auteur le souligne avec juste raison - n'est pas la cadence avec laquelle on la confond souvent, mais un équilibre toujours à rechercher entre l'inertie du tempo mesurable et la dissipation. Bref, le souffle du rythme - et l'on retrouve ici le b.a.-ba de la vie spirituelle - est dessaisissement où l'imaginaire, les sentiments et les valeurs cèdent devant l'expérience d'une présence.

Etienne Perrot

**José María Recondo**

***Le chemin de la prière chez René Voillaume***

Lethielleux/Parole et Silence,  
Paris 2010, 192 p.

Ce livre voudrait transmettre l'essentiel de la pensée de René Voillaume, fondateur des Petits Frères de Jésus, et nous permettre d'entrer dans la genèse de cette nouvelle famille religieuse ainsi que de celle des Petites Sœurs de Jésus qui ont pris naissance à la même époque avec Sœur Magdeleine de Jésus.

L'auteur, qui a mené ses recherches en vue d'un doctorat en théologie sur la spiritualité de René Voillaume, présente d'abord la biographie du fondateur. Dès ses années du séminaire, René Voillaume perçoit que sa vocation est d'être disciple de l'ermite du Sahara, Charles de Foucault. Il est fasciné par le désir si grand de Charles d'être en totale communion avec le cœur de Jésus sauveur. Avec d'autres séminaristes qui partagent son grand attrait pour l'idéal de Charles de Foucault, il fonde une première

fraternité dans la petite oasis d'El-Abiodh-Sidi-Cheikh, dans le Sahara sud-oranien. Bien d'autres suivront.

Le Père Voillaume a dispensé un enseignement sur la recherche contemplative de Dieu dans les conditions complexes et concrètes de la vie moderne, souvent agitée. C'est le thème de la prière qu'il a le plus développé. Prier, c'est, comme le disait Charles de Foucault, « penser à Dieu en l'aimant », c'est l'acte par excellence de la rencontre avec Dieu qui implique l'exercice de toutes nos facultés : intelligence, volonté, mais aussi mémoire des bienfaits reçus, attention à la Parole, intention d'aimer, de louer, de servir son Créateur. Et il faisait remarquer à ses auditeurs que « plus on prie son Seigneur, plus on aime le prier ». Cet ouvrage fourmille d'excellents conseils pour raviver, aiguillonner, entretenir notre vie de prière.

Monique Desthieux

---

## ■ Philosophie

---

**Nicolas de Cues**

***De la docte ignorance***

traduction, introduction et notes  
de Jean-Claude Lagarrigue  
Cerf, Paris 2010, 340 p.

Ce grand classique qu'est *De la docte ignorance* de Nicolas de Cues (1401-1464) peut aujourd'hui se lire dans une nouvelle traduction. L'auteur en est Jean-Claude Lagarrigue, dont il faut de suite saluer la remarquable *Introduction*.

Je dois ici me contenter de quelques remarques bien superficielles, mais utiles pour mettre en éveil les lecteurs potentiels. La première est que Nicolas de Cues non seulement se situe à la charnière entre le Moyen Âge et la Renaissance, autrement dit de la Scolastique et de la Modernité, mais également entre une théologie érigée en science rigoureuse et une tradition d'expériences mystiques, renouvelée par les grands Rhénans (Eckhard, Suso, Tauler). Cette situation est importante pour comprendre les enjeux du texte.

*Docte ignorance* signifie en effet que la connaissance que nous avons de Dieu n'est jamais plus qu'une ignorance éclairée, une ignorance qui, d'une certaine manière, ne suffit pas au mystique qui « voit »

sans savoir, et qui ne suffit pas au savant qui « sait » de science certaine. Or Nicolas de Cues « dérange, inclassable par son envergure et sa méthode même, qui préfère réunir les différences plutôt que des les opposer ». Une préférence dont il avait également fait preuve dans ses interventions politiques entre les tenants d'une Eglise conciliaire et une Eglise papale. A lire avec respect.

Philibert Secretan

**Philippe Grosos**

***Comme un corps lourd  
dans une eau sombre***

*Essai sur le rayonnement paradoxal du mal*  
Labor et Fides, Genève 2011, 128 p.

Philippe Grosos, professeur assistant à l'Université de Lausanne, lecteur de Kant, Jankélévitch, Lévinas, Ricœur, nous offre une *méditation* sur le mal. Comment faire autrement, dès lors que le mal est « inaccessible » profond dans son mystère, et observable seulement dans son insinuant rayonnement : pierre lourde dans une eau profonde dont les vagues concentriques se déploient à la surface. Voilà qui interdit toute métaphysique qui érigerait le mal en principe négatif ou contraire, et toute analyse qui l'objectiverait dans quelque manifestation physique, morale ou politique.

Mais qui le dit mieux que l'auteur lui-même ? « Le mal n'est pas plus le diable que la matière ou "les autres", car à hypostasier l'un ou l'autre de ces termes, nous nous obligeons à faire dépendre de lui toute réalité maléfique, retrouvant ainsi un principe de totalisation plus ou moins arbitraire à partir duquel le mal deviendrait ce qu'en vérité il n'est jamais pleinement : compréhensible et sondable » dans son *essence*. Que faire alors, sinon le *penser autrement* que dans la quête d'un fondement, autrement que selon le principe de raison, dans une vision paradoxale, mais fortement documentée, qui ouvre sur ce fait que l'existence non maîtrisable du mal est comme l'image en négatif du caractère non maîtrisable du réel.

Philibert Secretan

## ■ Pastorale

**Jean-Louis Souletie**  
**Les grands mots de la foi**

*Trente-six questions pour entrer dans la vie chrétienne*  
DDB, Paris 2010, 194 p.

En trente-six courts chapitres (de trois à six pages chacun), Jean-Louis Souletie, professeur de théologie à l'Institut catholique de Paris, propose des mots simples pour dire ce que nous vivons souvent dans nos existences de croyants. S'ouvrant avec *Reconnaître la quête spirituelle* et *Oser croire*, d'autres thèmes tels que *La messe du dimanche* ou *Traverser les crises* nous conduisent jusqu'au dernier chapitre, *La vocation de tout homme*.

Sous *Etre sauvé*, l'auteur écrit par exemple : « Entrer dans le mystère pascal de notre salut, c'est aimer non par devoir ni comme un but que l'on poursuit, ni encore pour devenir juste, mais c'est entrer dans le regard de Dieu qui envisage le crucifié comme son Fils en qui il déverse tout son amour... ce qui le rend à la vie. » Ou encore, dans le chapitre *Dialoguer avec les autres religions* : « Le dialogue met en œuvre toute l'énergie de la foi. En s'avançant au-devant d'autrui, les chrétiens ne font rien d'autre que prolonger les gestes du Christ [...]. Les chrétiens éveillent ainsi - à cause de l'appel évangélique - des potentialités encore inexploitées chez les autres et inversement reçoivent d'eux des virtualités encore inactives dans leur propre christianisme. Chacun, dans ce dialogue, entend la conversion qui l'oblige à revisiter sa propre tradition pour y découvrir du neuf à partir de l'ancien. C'est seulement à la fin des temps que s'accomplira totalement le mystère du Christ pour tous. »

C'est par-delà des expressions parfois alourdis par un vernis décati que Jean-Louis Souletie cherche des mots pour nous faire ré-« entrer dans la vie chrétienne ». Son regard neuf peut aider à renouveler le nôtre.

Alain Decorzant

## ■ Témoignages

**Guy Aurenche**  
**Le souffle d'une vie**

*Quarante ans de combat pour une terre solidaire*  
Albin Michel, Paris 2011, 260 p.

*Indignez-vous !* nous interpellait Stéphane Hessel dans un petit recueil (Indigène Edition, janvier 2011), avant d'écrire la préface du livre de Guy Aurenche, concrétisation de cet appel urgent !

De l'ACAT au CCFD-Terre Solidaire, entre combats pour les droits de l'homme et contre la faim et pour le développement équitable et durable, Guy Aurenche nous rappelle, au parcours de toute une vie, l'urgence d'agir dans un monde qui manque terriblement de souffle. De Camus, l'Abbé Pierre et Dom Camara au concile Vatican II, de Mai 68 (« Oui, l'amour peut construire le monde autrement ») au 11 septembre 2001 (« Tiens-toi en enfer mais ne désespère pas » St Silouane), l'auteur a puisé son souffle dans le service du prochain et a essayé d'ouvrir les oreilles d'une société sourde aux voix des pauvres.

Je n'ai pu lire ce livre sans entendre la voix chaude, convaincante, efficace de ce compagnon de l'ACAT, sans penser à Blandine, sa femme, responsable d'une bibliothèque interculturelle. L'Evangile est pour ce couple uni une exhortation à la marche vers la dignité de tout être humain. C'est l'inspiration de la Parole pour se mettre « en appétit de l'autre », pour insuffler aux droits de l'homme un nouveau dynamisme, « une mise en mouvement de l'humain vers l'humain... de la vie vers la Vie ».

Vous trouverez dans ce livre un chemin vers le Souffle, pour alimenter votre spiritualité en accord avec votre action, et une réflexion approfondie sur l'inspiration de la Parole, vers la charité, la paix et la justice.

Marie-Thérèse Bouchardy

**Jean-Luc Garin et Gérard Hugot**  
*Petite vie du cardinal Decourtray*  
 DDB, Paris 2010, 216 p.

Rencontrer un homme de Dieu avec un tel rayonnement de foi, de simplicité et d'humanité éveille une forte sympathie. Né en 1923 près de Lille, décédé le 16 septembre 1994 à Lyon, il a semé l'esprit de l'Évangile là où ses nombreuses responsabilités l'ont appelé à manifester une vision chrétienne. Evêque à Dijon où il a été guéri d'un cancer par l'intercession de la bienheureuse Elisabeth de la Trinité, puis archevêque de Lyon où il a assumé des tâches dans tous les domaines, Albert Decourtray avait le don des paroles pertinentes, sans langue de bois. Cultivé, intelligent, proche des gens en difficultés, affronté à des situations litigieuses, il savait trouver les mots appropriés, pleins de justice, de bonté et d'espoir. Membre de l'Académie française, président de la Conférence des évêques de France, comblé d'honneurs, il remplissait ces diverses fonctions dans un total esprit de service, selon sa devise *in simplicitate*. Un point à relever : sa sollicitude pour les prêtres. Evêque de Dijon, il leur écrit : « C'est avec vous que j'ai passé les premières heures de cette année : à la chapelle de l'évêché ! Pour soutenir ma prière j'avais emporté, en plus de la Bible et de l'Office,

l'annuaire diocésain de 1974 ! J'ai relu lentement la liste alphabétique des prêtres. Sur chacun des noms et sur quelques autres qui ne s'y trouvent plus, j'ai prié un moment. »

Les auteurs, en quelques pages, ont su rassembler quantité d'événements, de gestes, de paroles qui jalonnent un itinéraire exceptionnel. Voilà un témoignage évangélique en symbiose avec notre temps.

Willy Vogelsanger

**Patrick de Laubier**  
*Les Russes et Rome*

*Grands regards orthodoxes sur l'Eglise romaine*  
 François-Xavier de Guibert,  
 Paris 2010, 184 p.

Pierre Tchaadaev, Alexis Khomiakov, Vladimir Soloviev, Vassili Rozanov, Nicolas Berdiaev, Serge Boulgakov, Olga Sédakova... Douze auteurs, nés de 1794 à 1949, dont cinq encore vivants ou décédés récemment, classés chronologiquement, certains très connus, d'autres à découvrir, sont convoqués à témoigner de leur façon de percevoir la question de l'unité avec la Première Rome.

L'intention de l'auteur est claire : « Pour que l'unité des chrétiens se réalise, il importe que les catholiques connaissent la pensée des orthodoxes russes à l'égard de Rome. » Des témoignages très diversifiés, voire contrastés, entre un Dostoïevski très virulent face à Rome et un Berdiaev plus ouvert à un rapprochement, l'un des inspirateurs du courant personnaliste né dans les années '30.

Approche intéressante, dans la mesure où elle montre comment les points de vue différents aussi bien à cause de la réalité russe, tsariste, communiste, post-communiste, que de la réalité romaine, de Vatican I à Vatican II. Mais tout autant du rôle que jouent les rencontres personnelles pour déterminer des orientations, au-delà des idéologies.

Alors qu'un nouveau patriarche a été élu à la tête de l'Église russe, un tel ouvrage peut-il contribuer à une meilleure compréhension entre deux Églises sœurs, qui auraient tout intérêt à partager leurs richesses spirituelles ?

Monique Bondolfi-Masraff

## **Vous pouvez emprunter ces livres au CEDOFOR**

*Le Centre de documentation et de formation religieuses*

le lundi de 14h à 17h,  
 du mardi au jeudi  
 de 9h à 12h et de 14h à 17h,  
 le vendredi de 9h à 12h

18 r. Jacques-Dalphin, 1227 Carouge/Genève  
 ☎ ++41 22 827 46 78 [www.cedofor.ch](http://www.cedofor.ch)

**Fermeture du CEDOFOR  
 du 1<sup>er</sup> juillet au 14 août**

**Chaillot Christine**, *Vie et spiritualité des Eglises orthodoxes orientales des traditions syriaque, arménienne, copte et éthiopienne*, Cerf, Paris 2011, 470 p.

**Charentenay Pierre de**, *Le dilemme du chartreux. Médias et Eglise*, Desclée de Brouwer, Paris 2011, 240 p.

**Christophe Paul**, *En pèlerinage avec Marie. Douze méditations*, Cerf, Paris 2011, 128 p.

**\*\*\*Col.**, *Qu'est-ce que la vérité ?* Lethielleux, Paris 2011, 240 p. [43431]

**\*\*\*Col.**, *Passeurs d'espérance. Recherches sur le sens chrétien du salut. Hommage à Charles Wackenheim*, Lethielleux, Paris 2011, 310 p. [43433]

**Corbin Michel**, *Louange et veille. II. Homélie pour le temps de Pâques*, Cerf, Paris 2011, 518 p.

**Cornuz Michel**, *Sœur Minke de Grandchamp. Entretiens*, Labor et Fides, Genève 2011, 180 p.

**Delhez Charles**, *L'essentiel du christianisme*, Fidélité, Namur 2011, 208 p.

**Dubost Michel**, *C'est là que je te rencontrerai. Propos sur les sacrements*, Desclée de Brouwer, Paris 2011, 326 p.

**Ducarroz Claude**, *Fleurs de vie*, De la Sarine, Fribourg 2011, 240 p.

**Dutoit Bernard**, *Les orpailleurs. Roman*, A la Carte, Sierre 2011, 118 p.

**Fadelle Joseph**, *Le prix à payer*, L'Œuvre édition, Paris 2010, 224 p.

**Fourest Caroline**, *Les nouveaux soldats du Vatican*, Librairie générale française, Paris 2011, 348 p.

**Golay Ramel Martine**, *Les proches aidants. Aider un proche malade et/ou âgé*, Jouvence, Bernex-Genève 2011, 124 p.

**Harris Thomas A.**, *D'accord avec soi et avec les autres. Guide pratique d'analyse transactionnelle*, Desclée de Brouwer, Paris 2011, 338 p.

**Hendrikse Klaas**, *Croire en un Dieu qui n'existe pas. Manifeste d'un pasteur athée*, Labor et Fides, Genève 2011, 232 p.

**Jubber Nicholas**, *Sur les traces du Prêtre Jean*, Noir sur Blanc, Lausanne 2011, 560 p.

**Levy René**, *La structure sociale de la Suisse. Radiographie d'une société*, Presses polytechniques et universitaires romandes, Lausanne 2011, 126 p.

**Marx Alfred**, *Lévitique 17-27*, Labor et Fides, Genève 2011, 228 p.

**Meizoz Jérôme**, *Lettres au pendu et autres récits de la boîte noire*, Monographic, Sierre 2011, 170 p.

**Mertenat Thierry**, *Chroniques de la violence conjugale*, Labor et Fides, Genève 2011, 102 p.

**Minh Michel**, *L'aide spirituelle - concept et réalité de la « direction spirituelle » selon saint Ignace de Loyola*, Centre de spiritualité ignatienne, Sainte-Foy/Québec 1984, 86 p.

**Musy Guy**, *Eclaircie 1962-1970. « In illo tempore »*, De la Sarine, Fribourg 2011, 186 p.

**Noel Jean-François**, *L'écharde dans la chair. Eloge de la sainteté ordinaire*, Desclée de Brouwer, Paris 2011, 188 p.

**Requedaz Sabrina**, *Cap-Vert, loin des yeux du monde*, Olizane, Genève 2011, 318 p.

**Terrier Jean**, *L'église Saint-Sylvestre de Compesières*, Slatkine, Genève 2011, 64 p.

**Theissen Gerd**, *Psychologie des premiers chrétiens. Héritages et ruptures*, Labor et Fides, Genève 2011, 690 p.

# Mots et merveilles

« *Ma patrie, c'est le langage* », disait le grand écrivain franco-espagnol Jorge Semprun, disparu le mois dernier. La formule est si belle qu'elle me laisse sans voix. Mais pas sans images. Car ma patrie aussi est le langage, comme la vôtre et celle de toute l'humanité, et il ne s'agit nullement d'une figure de style. Le langage est un pays bien concret, avec des crêtes et des creux, des mers très bleues, des îles sous le vent, des villes et des villages, et puis, surtout, d'immenses plantations de mots, formant la plus vaste, luxuriante et bariolée forêt de tout l'univers. Des myriades, des pléiades, des fourmillades de mots, des plus communs aux plus bizarres, surgis des sols les plus divers, tous couronnés du même mystère. Et moi je me promène à travers, et je m'en gorge, et je m'en gave.

Les mots, ah, les mots ! Je me souviens, étant bébé, on me pose dans un coin avec des jouets, mais je ne joue pas, j'écoute parler les grands, envoûtée par ce bruit qui sort de leur bouche et que je ne comprends pas. Autre souvenir, celui de mon père, assis à la table

de la cuisine, lisant le journal. « *Moi aussi je veux lire !* » lui dis-je du haut de mes deux ans. Il me hisse sur ses genoux et il m'apprend les lettres. Désormais, je crie avec ferveur le nom de toutes celles que je repère, sur les affiches et les réclames de magasins, ce qui fait bien rire les grands.

Je me souviens de mon premier jour d'école. J'ai terriblement envie de pleurer, mais je me retiens. Mes parents m'ont dit que j'allais apprendre à lire - à lire vraiment, pas seulement à épeler les lettres - et aussi à écrire, et cette fabuleuse perspective me donne du courage. Mais la matinée passe et rien ne se passe. Quand la cloche sonne, je ne sais toujours ni lire ni écrire. Abyssale déception. Je sanglote dans les bras de maman qui a beaucoup de mal à me faire comprendre que je dois être patiente, que ça va prendre du temps. Un an plus tard, enfin, mission accomplie. Je sais lire et écrire, et mon amour des mots est déjà bien ancré. Chaque jour, à la récré, je kidnappe la maîtresse pour qu'elle se promène avec moi dans le préau (merci, Madame Lacôte !) et participe au jeu

*le plus délicieux qui soit : chercher des mots qui riment. Ecole, rigole, casserole, folle. Guirlande, viande, euh... amande, Hollande. Poisson, garçon, mouton, jupon. Passion. Fascination. Libération.*

*Car au commencement est le Verbe, oui ! Et ce commencement concerne non seulement la création du monde, mais aussi l'histoire de chaque être humain. Au commencement, le nouveau-né flotte dans un brouillard innommé, donc insensé, de perceptions et d'émotions. C'est grâce au langage que cette expérience devient compréhensible. Les mots qu'entend l'enfant, la musique de la langue maternelle et paternelle qui l'enveloppe, contribuent peu à peu à fixer le contour des êtres et des choses. Ils le libèrent de la peur, en donnant au monde - extérieur et intérieur - consistance et stabilité. Ils permettent la reconnaissance, l'ordonnement du chaos, la structure et la catégorisation. Ils sont la matière première de la pensée, la rampe de lancement des idées, le carburant de l'imaginaire, le sceau de la communication, le carrousel des signes et des sons, le terreau*

*de toute humanité, puisque c'est par eux que nous devenons ce que nous sommes, des hommes, avec un esprit capable de « se parler ». Et de s'enivrer.*

*Les mots, ah, les mots ! Pain et vin quotidiens. Mots cachés, mots croisés, mots d'amour, mots d'esprit. Chaque jour, je pars à leur pêche. Chaque jour, je prépare mes filets et mon âme, je prends le large, et je vogue, je vogue à l'infini sur ce murmure étrange, cette mer-patrie du langage, en quête du fin mot de l'histoire.*

**Gladys Théodoloz**





## VOYAGES PBR S.A.

Pèlerinages Bibliques de Suisse Romande

☎ 022 827 76 25 - ☎ 022 827 76 66

C.P. 1455 - 1211 GENEVE 26 - E-mail : pbrl@pbrl.ch



*Plus de 35 départs répartis en voyages « Foi et Culture » et pèlerinages*

Découvertes, rencontres, souvenirs sont le lot de ces pèlerinages ou voyages qui se déroulent dans une ambiance amicale et conviviale, avec l'accompagnement d'un prêtre-animateur de PBR

# Nos départs de août à décembre 2011

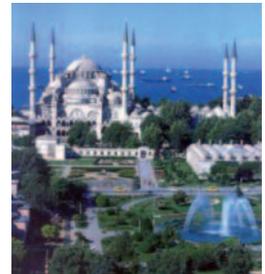
### ❖ En Août :

La Salette



### ❖ En Septembre :

La Bavière, Alltötting et Munich  
Le Liban, pays des Cèdres  
St-Jacques-de-Compostelle et la Galice  
Jeûne Fédéral dans le Brionnais et Charlieu  
Turquie et Cappadoce, l'Arménie



### ❖ En Octobre :

Lourdes Rosaire  
Voir ou revoir la Terre Sainte  
Fatima et le Portugal  
Vietnam, Rome  
Istanbul et sa région



### ❖ En Novembre :

Birmanie  
Egypte, Sinaï, Jordanie



### ❖ En Décembre :

Noël en Terre Sainte  
Nouvel An 2012 à Rhodes et Athènes

**Demandez sans engagement le programme détaillé des départs auprès de PBR**

[www.pbrl.ch](http://www.pbrl.ch)